LA TURQUIE

ET LE

CONFLIT DES NATIONS

La Turquie et le conflit des nations

Par sa retentissante entrée en lice dans le conflit européen, la Turquie, qui a déjà tant fait parler d'elle, se signale de nouveau à l'attention du monde. Quel que soit le point de vue où l'on se place pour juger son attitude, celle-ci apparaît grosse de conséquences. Au jugement de tous, experts comme profanes, cet empire, en prenant parti dans cette guerre, affronte une tourmente qui pourrait bien emporter à jamais son édifice chancelant et faire choir des sommets de Sainte-Sophie le croissant qui depuis cinq siècles y défie la chrétienté.

Comment expliquer alors cette intervention belliqueuse que M. Etienne Fournol[1] qualifie de course démente vers quelque immense danse macabre? La Sublime-Porte a-t-elle prêté l'oreille aux insinuations de la Duplice qui lui aurait dit: « Quand nous aurons vaincu, la Turquie pourra renaître à une vie nouvelle. Puisqu'elle n'a rien à craindre ni de l'Autriche, ni de l'Allemagne, ni de l'Italie, elle sera à même de consacrer tous ses efforts à sa reconsolidation intérieure.... L'avenir de la Turquie qui paraissait si som-

---

1 *Revue Bleue.*

bre, s'éclaircira; elle jouera le grand rôle qui lui est dû dans le groupement des Etats, elle sera débarrassée de la crainte perpétuelle de tomber en servitude ou d'être mutilée par les trois grandes puissances qui ont déjà subjugué tant de mahométans.... Une ère de culture pourra commencer. Le triomphe de l'Entente équivaudrait à la ruine irrémédiable du dernier Etat ottoman.... La victoire de l'Autriche-Hongrie signifie au contraire, la renaissance de la Turquie comme puissance[1]. »

De telles paroles, encore qu'elles soient plus diplomatiques que sincères, n'ont sans doute pas manqué leur effet sur le cabinet jeune-turc. Quoi qu'il en soit la Turquie est sortie de sa neutralité; elle a franchi le rubicon. Le sort en est jeté.

La Turquie et les origines du conflit européen

Mais si son intervention paraît, à première vue, incohérente, elle n'est cependant pas sans rapport avec les origines du conflit européen. La presse des divers pays belligérants a beaucoup parlé, en cherchant à établir les causes de la guerre, de la question d'Alsace-Lorraine, des rivalités commerciales, des antipathies ethniques, du pangermanisme, du panslavisme. Elle a moins souvent appelé l'attention sur le problème oriental. C'est là cependant qu'il faut chercher l'une des principales causes de la conflagration européenne.

N'est-ce pas sa politique orientale qui a poussé la monarchie des Habsbourgs à attaquer la Serbie, et à déclan-

[1] *Revue de Hongrie,* 15. sept. 1914, p. 8.



Méhémet V, sultan de Turquie

cher ainsi, presque automatiquement, grâce au jeu des alliances, le formidable mécanisme de destruction qu'est la guerre d'aujourd'hui ? Que voulait donc l'Autriche à son petit voisin du sud ? Le punir de l'attentat de Sarajévo ? Les révélations de M. Giolitti à la chambre italienne ont démontré qu'une action militaire contre la Serbie était décidée à la Ballplatz en 1913 déjà. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand a donc été le prétexte, mais non la cause véritable de cette guerre. Ce que voulait l'Autriche c'était ouvrir une trouée au sud de sa frontière pour atteindre Salonique sur l'Egée. La réussite de ce projet aurait fait de la monarchie dualiste une puissance méditerranéenne de premier rang et lui aurait permis de faire sentir en Orient le poids de son influence devenue redoutable. Cette politique orientale de l'Autriche s'est ouvertement manifestée dès le jour où la maison de Habsbourg s'est vue rejetée hors d'Italie. « Elle a été préconisée » dit M. Vesnitch, ministre plénipotentiaire, « par ses grands capitaines Nadetzky (1856) et Tegethof (1868) et surtout par Bismarck. »

Mais cette route sur laquelle l'Autriche, et derrière elle l'Allemagne, marchaient vers l'Orient, poussées l'une et l'autre par l'irrésistible « Drang nach Osten », cette route n'était point libre. Elles s'y heurtèrent au colosse moscovite. La rencontre ne surprit nullement la Duplice. Les visées russes sur Constantinople étaient devenues pour les tsars (depuis Pierre le Grand), une tradition politique héréditaire. La possession du Bosphore devait doter la Russie d'un port en mer chaude, ouvert toute l'année, et lui donner un libre accès à la Méditerranée. Rien d'étonnant

donc, en se plaçant au point de vue de son intérêt national, que la Russie considère la Corne d'or comme la « porte de sa maison », et qu'elle se soit maintes fois efforcée, au cours du siècle passé, de réaliser la prise de possession de l'Orient turc.

Mais à ce projet séculaire l'Autriche opposa le sien non moins ambitieux. Elle réussit à dissoudre la ligue balkanique, créée sous le patronage de la Russie et par laquelle les portes de l'Orient s'étaient lourdement fermées devant ses espérances. En écrasant la Serbie elle aurait du même coup ruiné à son profit l'influence russe dans les Balkans et réalisé ainsi la première partie de son programme oriental.

La question d'Orient

C'est donc la question d'Orient dans toute son ampleur que posait devant l'Europe l'antagonisme austro-russe et russo-allemand. Sans doute, d'autres rivalités non moins âpres et que nous avons mentionnées plus haut, couvaient sous la cendre et se sont réveillées, tenaces et terribles, à la première menace de guerre. La question d'Orient n'en reste pas moins le conflit dominant, celui dont la redoutable solution attend les peuples quand tous les autres litiges auront été tranchés par la diplomatie ou les armes.

Quelle est donc au juste cette vieille question d'Orient, ce cauchemar diplomatique que les chancelleries se sont ingéniées à perpétuer pour maintenir la paix en Europe ? Un coup d'œil sur la carte permettra au plus profane d'en saisir d'emblée toute la portée. Couchée au pied de ses

collines, entre le Bosphore et la Corne d'Or, protégée au nord et au sud par deux passages difficiles ou impossibles à franchir, Constantinople apparaît, dans la magie de son décor, comme la capitale prédestinée de l'empire du monde. Elle est à la fois la clef de l'Europe et de l'Asie. Elle domine la mer d'Afrique et la route des Indes. « Que dire notamment de Constantinople » écrivait il y a deux ans la *Revue des deux Mondes.* « Ce nom parle puissamment à l'imagination ; seul celui de Rome évoque de plus grands souvenirs, seul il est plus chargé et surchargé d'histoire ; mais la situation géographique de Rome est d'une importance négligeable, tandis que celle de Constantinople peut devenir, et même facilement, la plus forte de l'univers [1]. » Tous les hommes d'Etat du XIXe siècle y compris Talleyrand et Napoléon Ier, se sont vivement préoccupés de son sort. Dans le *Mémorial de Sainte Hélène,* Napoléon fait cet aveu significatif : « J'eusse pu partager l'empire turc avec la Russie, il en a été plus d'une fois question entre nous : Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras... La Russie la voulait, je ne voulais pas l'accorder. C'est une clef trop précieuse : elle vaut, à elle seule un Empire. En 1807 il refit, avec Alexandre de Russie, la carte de l'Europe. Il avait fait de généreuses concessions au tsar ; mais quand il fut question de Constantinople, il couvrit la ville de son doigt sur la carte et s'écria : Constantinople ! Constantinople ! jamais ! c'est l'empire du monde [2]. »

Laquelle d'entre les grandes puissances européennes

---

[1] *Revue des Deux Mondes,* 15 nov. 1912, p. 475.

[2] Lamartine, *Histoire de la Turquie,* tome VIII, p. 149.

sera l'héritière de la Turquie moribonde? A qui écherra la proie magnifique que l'homme malade va lâcher de ses mains devenues inertes? Voilà en deux mots la question d'Orient dans sa phase la plus récente. Depuis plus d'un demi-siècle déjà elle domine tous les autres problèmes diplomatiques et militaires de l'Europe. Elle a motivé, pour une grande part, les dépenses ruineuses consenties par toutes les nations en vue de leur armement à outrance. C'est elle aussi qui a déterminé, dans une certaine mesure, le groupement actuel des puissances alliées, et qui les a jetées, suivant leur intérêt particulier, dans l'un ou l'autre camp. L'éventualité d'un partage de la Turquie a réveillé chez les nations directement ou indirectement intéressées des appétits féroces et des ambitions démesurées. Comme on l'a vu, cette question n'a pas été étrangère à la formidable levée de boucliers du mois d'août. « Jusqu'à la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine en 1908, dit M. Auguste Gauvais, les raisons permanentes de rupture entre les deux grands groupements politiques européens étaient contrebalancées par la crainte presque universelle des calamités d'une guerre générale. Dès que la question d'Orient fut ouverte dans toute son ampleur, l'esprit de guerre prévalut[1]. »

La prescience divine

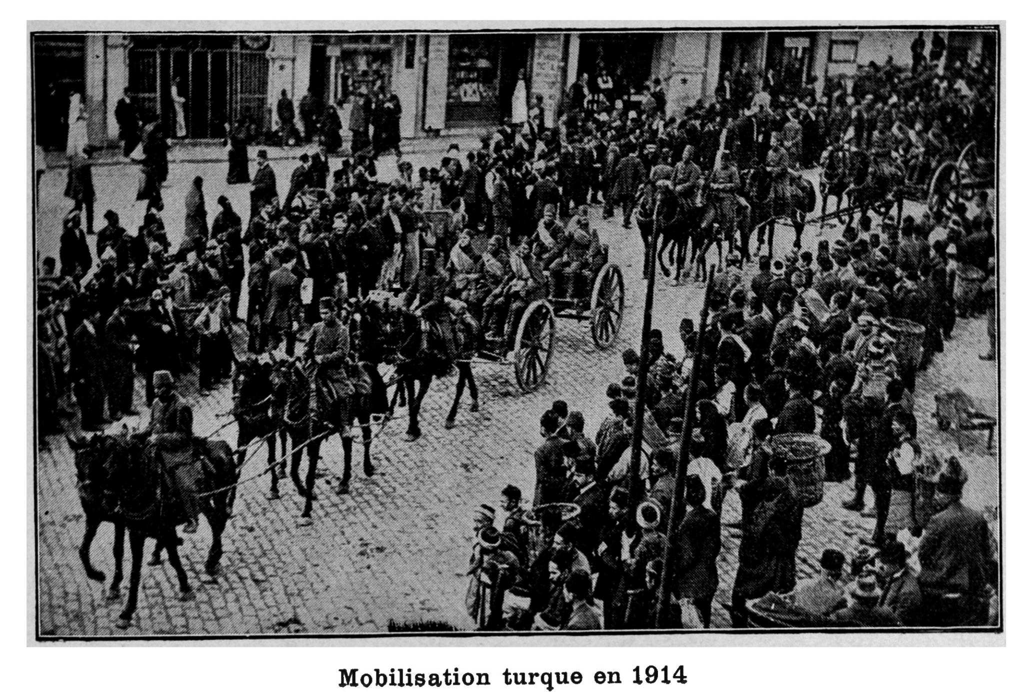
Ce qui précède pourrait donner aux lecteurs de cette brochure l'impression qu'elle se propose de traiter une question purement politique. Il n'en est rien cependant.

---

[1] *Revue de Paris*, nov. 1915.

Nous ne nous sommes pas assigné la tâche inopportune de parler après tant d'autres, et moins bien qu'eux, de la situation internationale que chacun ne connaît que trop aujourd'hui. Si nous avons écrit ces pages, c'est parce que dès longtemps nous sommes convaincu que les destinées de la Turquie ont été l'objet de prophéties remarquables sur lesquelles nous nous sentons poussé à attirer l'attention du public. Qu'on nous comprenne bien. Leur étude ne sera pas un aliment à une curiosité malsaine qui, hélas, fait fleurir aujourd'hui tant de prédictions charlatanesques et de vaticinations occultes. L'objet que se propose la prophétie biblique, ainsi que son caractère d'authenticité absolue, attesté par l'histoire, la distingue nettement des élucubrations de voyantes intéressées. Par son accomplissement intégral, toujours confirmé avec éclat par les faits, la prophétie établit à la fois l'inspiration divine des Ecritures saintes, et leur prescience. Elle constitue aussi un avertissement sérieux par lequel Dieu rappelle aux hommes la fuite rapide du temps et l'approche de l'éternité.

Des circonstances comme celles que nous traversons offrent aux plus frivoles une occasion propice pour méditer sur les problèmes de l'éternité et les destinées du monde. C'est la raison qui nous a fait choisir le moment présent pour publier un exposé rapide, et nécessairement succinct, des prophéties relatives à la Turquie. Qu'on ne suppose pas toutefois qu'elles ne présentent qu'un intérêt passager. Ce n'est pas la guerre qui nous les a fait découvrir; il y a longtemps que nombre de commentateurs sérieux s'en sont occupés. Si nous les publions sous cette



Mobilisation turque en 1914

forme, c'est surtout parce que la gravité de notre temps nous porte à croire qu'on leur réservera un accueil moins distrait qu'en temps ordinaire, et leur permettra d'éveiller, chez quelques-uns tout au moins, le désir de connaître mieux le livre merveilleux qu'est la Bible.

Constatons d'abord que Dieu revendique, dans les Saintes Ecritures, la connaissance de l'avenir comme l'un de ses attributs distinctifs et exclusifs.

« Je suis Dieu, dit-il par la plume d'Esaïe, et nul n'est semblable à moi. J'annonce dès le commencement ce qui doit arriver et longtemps d'avance ce qui n'est pas accompli ; je dis : Mes arrêts subsisteront et j'exécuterai toute ma volonté. » Esa. 46 : 9, 10.

La connaissance profonde de l'avenir est l'un des caractères les plus émouvants de la Bible. Il est impossible à un esprit impartial, croyons-nous, d'étudier ses pages prophétiques à la lumière de l'histoire, sans être contraint de s'incliner avec respect et admiration devant le livre qui les recèle. Elles constituent pour lui le sceau évident et glorieux de la divinité. Il a annoncé l'origine, la durée et la chute de tous les grands empires qui se sont disputé la domination du monde antique. Babylone et Rome, l'empire médo-persan et la Grèce, la dispersion des Juifs et l'invasion des barbares, voilà autant d'empires et d'événements prédits par l'Ecriture avec une abondance de détails qui donnent à ces prophéties une précision mathématique et qui nous donnent, à nous, une confiance illimitée en sa véracité. Nous aimons à croire que le lecteur, après avoir étudié attentivement ce qui suit, partagera notre confiance.

Prophétie des „Sept Trompettes“

Le Dieu qui a tracé avec une fidélité méticuleuse l'histoire des anciens empires, a aussi prédit, dans trois prophéties différentes, voici près de deux mille ans, l'histoire de la Turquie et de ses destinées finales. Examinons brièvement ces prophéties. Commençons notre étude par le neuvième chapitre de l'Apocalypse. Ainsi que le précédent, il nous met en présence d'une chaîne de prophéties constituées par les « sept trompettes ». Le lecteur qui est quelque peu familier avec le langage biblique n'a aucune peine à saisir la signification de ces images prophétiques. Leur symbolisme, malgré son cachet oriental, est d'un choix si judicieux et d'un réalisme si suggestif qu'après deux mille ans il est encore d'usage courant, même en Occident.

Qu'on en juge par ce premier exemple. La trompette, dit le prophète hébreu [1], est l'instrument annonciateur des batailles. Elle est un symbole de guerre. Les « sept trompettes » qui font successivement entendre leurs éclats belliqueux dans le chapitre sous considération, évoquent donc des expéditions guerrières, des mouvements d'armées. De l'avis de presque tous les commentateurs bibliques cette prophétie annonce les grandes invasions dirigées contre l'empire romain par les barbares du nord d'abord, par ceux du sud et de l'orient ensuite, et qui ont marqué les principales étapes de son démembrement.

L'empire romain

Rien n'est plus conforme au but et aux habitudes de la

[1] Jérémie 4 : 19.

Révélation divine qu'une telle prédiction. Les gouvernements terrestres, ceux surtout qui sont entrés en contact avec l'Eglise de Dieu, et qui ont exercé une influence sur ses destinées, ont toujours occupé une grande place dans la prophétie sacrée. On y trouve, par exemple, sur l'empire des Assyriens, sur celui de Babylone, sur les Médo-Persans et les Grecs, des esquisses d'histoire prophétique d'une précision si admirable que les adversaires païens de la Bible, contraints d'en reconnaître l'exactitude, se sont vus réduits à contester l'antériorité de la prophétie à son accomplissement. Disons en passant que les événements se sont chargés de réduire leurs assertions à néant, car c'est après leur époque que la prophétie a connu quelques-unes de ses plus éclatantes confirmations.

De même donc que les voyants de l'Ancien Testament racontent les destinées des monarchies orientales avec lesquelles le peuple juif était en contact continuel, ceux du Nouveau Testament annoncent le sort de Rome dont les destinées se heurtèrent si souvent à celles de l'Eglise. Qu'on n'oublie pas, au surplus, que Rome réunissait sous son sceptre tout le monde civilisé au temps où fut écrite l'Apocalypse, que le Rédempteur naquit sous sa juridiction, et que c'est sous la dure loi des Césars que se développa l'Eglise chrétienne. Il est donc dans l'ordre du plan prophétique que le Nouveau Testament nous entretienne tout d'abord, et en détail, de l'empire romain pour s'occuper ensuite seulement des nations qui lui succéderont jusqu'à la fin. Enfin, aux yeux des prophètes, la destruction de Rome avait la valeur d'un symbole typique, annonçant le sort réservé finalement à tous les empires terrestres.

Effondrement de l'empire d'Occident

Répétons-le, la prophétie des «trompettes» annonce le démembrement de Rome. Mais cette destruction se consomme dans l'histoire en deux phases successives, la monarchie romaine ayant été divisée, depuis le quatrième siècle, en deux parties : l'empire d'Occident et l'empire d'Orient. Le siège impérial de celui-ci était à Constantinople.

Ces deux phases sont clairement indiquées dans la prophétie qui nous occupe. Les quatre premières trompettes, contenues dans le chapitre 8, décrivent les assauts des peuples barbares du nord contre l'empire d'Occident. Nous ne pouvons songer à donner ici un développement quelconque à cette partie de la prophétie sans sortir du cadre limité que nous imposent les dimensions de cette brochure. Bornons-nous à dire avec la grande majorité des commentateurs anciens et modernes que ces quatre premières trompettes représentent les invasions des Visigoths, des Vandales, des Huns et des Hérules, sous leurs chefs fameux : Alaric, Genséric, Attila et Odoacre. Chacune d'elles fit crouler un pan du formidable édifice de Rome, et la dernière, celle des Hérules, consomma la ruine de la puissance impériale en Occident.

Mais il restait l'empire d'Orient dont le siège était fortement établi sur le Bosphore. A son tour il devra subir les assauts répétés de peuples barbares. Ses ennemis, toutefois, au lieu de venir du nord, accourront du midi et de l'orient : ce seront les Arabes d'abord et les Turcs ensuite.

Mahomet et les Arabes

Or c'est précisément l'invasion des Arabes et des Turcs que décrivent la cinquième et la sixième trompettes. Leurs ravages ainsi que ceux de la septième trompette sont si funestes que l'ange, en les annonçant, s'écria d'une voix forte : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres sons de la trompette des trois anges qui vont sonner[1].

Voici d'ailleurs les termes précis de la prédiction symbolique qui annonce les invasions des Arabes mahométans :

Le cinquième ange sonna de la trompette. Et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre. La clef du puits de l'abîme lui fut donnée et elle ouvrit le puits de l'abîme. Et il monta du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise... De la fumée sortirent des sauterelles, qui se répandirent sur la terre; et il leur fut donné un pouvoir comme le pouvoir qu'ont les scorpions de la terre... Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat; il y avait sur leurs têtes comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs visages étaient comme des visages d'hommes. Elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions. Elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chars à plusieurs chevaux qui courent au combat. Elles avaient des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, et c'est dans leurs queues qu'était le pouvoir de faire du mal aux hommes pendant cinq mois. Elles avaient sur elles comme roi l'ange de l'abîme, nommé en hébreu Abaddon, et en grec Apollyon.

---

[1] Apoc. 8 : 13.

Le premier malheur est passé. Voici, il vient encore deux malheurs après cela. » Apocalypse 9 : 1-12.

Résumons les données principales de cette vision. Le prophète voit une étoile tomber du ciel. Une clef lui est remise pour ouvrir le puits de l'abîme. Dès que le puits est ouvert, il s'en échappe une fumée épaisse qui se répand dans toute l'atmosphère. Puis de la fumée sortent des nuées de sauterelles. Ces sauterelles ont l'aspect de chevaux préparés pour le combat. (Verset 7.) Ce sont donc des cavaliers, au nombre de plusieurs myriades, qui entreprennent quelque formidable expédition guerrière.

Ceux qui ont étudié la naissance et les conquêtes des Arabes mahométans admireront ici le choix judicieux des symboles qui représentent les hordes de fougueux cavaliers, que l'Islam a fait naître, et qu'il a jetées à l'assaut de Rome. Cette étoile tombée[1], c'est Mahomet, l'étoile trompeuse qui s'est levée dans le ciel d'Orient. « L'enfer ne s'ouvre pas tout seul, dit Bossuet en commentant ce passage, c'est toujours quelque faux docteur qui en fait l'ouverture[2]. » Et l'historien Gibbon, parlant de Mahomet, montre les rapports du mouvement islamique avec la chute de l'empire romain : « Le génie du prophète arabe, les mœurs de son peuple et l'esprit de sa religion, sont au nombre des causes qui ont influé sur la décadence et la chute de l'empire d'Orient, et la révolution qu'il a produite, qu'on peut compter au nombre des plus mémorables parmi celles qui ont imprimé aux diverses nations

[1] Une étoile représente, dans la prophétie, des chefs, des conducteurs. Comparez Dan. 8 : 10 avec 8 : 24 et 12 : 3.

[2] *L'Apocalypse* édit. 1689, p. 168.

du globe un caractère nouveau et permanent, nous offrira un spectacle digne d'attirer nos regards[1]. »

L'extension de l'Islam

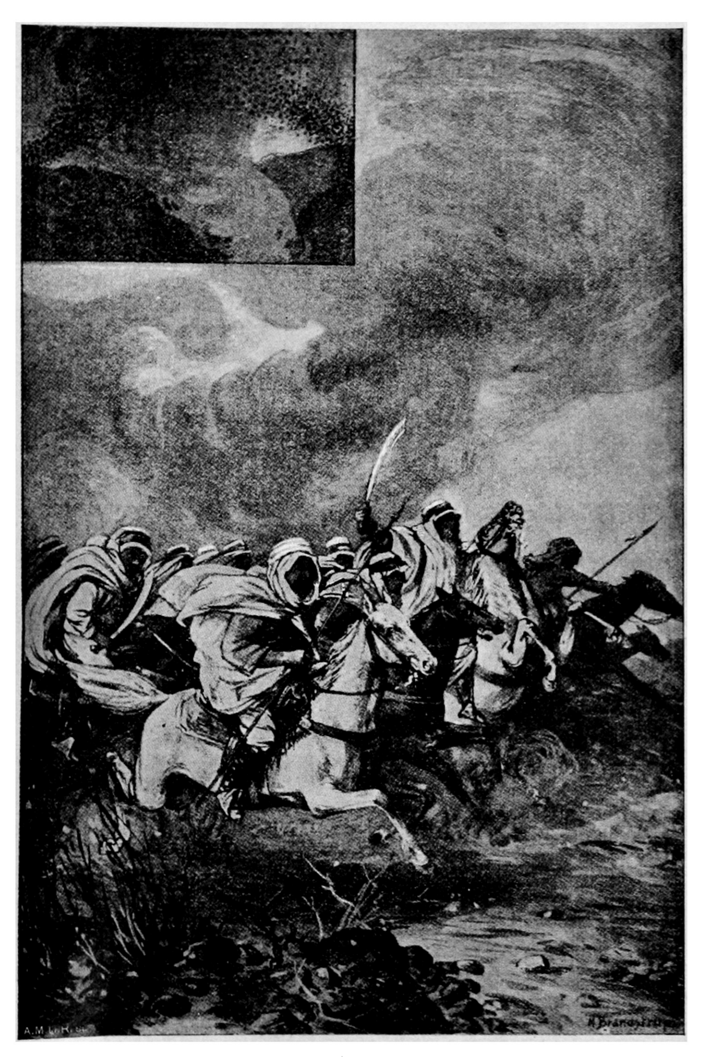
Le Coran prétend que Mahomet a reçu la clef de Dieu pour ouvrir la vraie religion et le ciel, mais la prophétie déclare, six siècles à l'avance, qu'il a reçu la clef qui ouvre l'abîme infernal. La fumée épaisse et asphyxiante qui en sort c'est l'Islam, l'Islam qui s'éleva de l'Arabie et qui se répandit dans toute l'atmosphère, obscurcissant les esprits et étouffant la vie spirituelle. Cette doctrine posait bien les dogmes fondamentaux de l'existence d'un seul Dieu et d'une rétribution à venir ; elle prescrivait bien la prière, la justice et l'aumône, mais elle mêlait à ces grandes vérités, tirées du christianisme, les plus funestes erreurs : elle permettait la polygamie ; elle faisait consister essentiellement le bonheur à vivre dans des jouissances sensuelles et grossières ; elle autorisait l'emploi de la violence pour faire recevoir le Coran ; elle niait la divinité de Jésus-Christ et son œuvre rédemptrice, ainsi que la nécessité d'une régénération. Partout où l'Islam pénètre, il détruit le sentiment du péché et le besoin de la repentance. C'est bien une émanation de l'abîme que Mahomet a répandue sur la terre.

Les guerriers arabes

Quant aux sauterelles qui sortent de la fumée, ce sont, on l'a vu, des cavaliers arabes. Ce symbole des sauterelles

---

[1] *Histoire de la Décadence de l'Empire romain* Vol. X, pp. 1, 2.



Cavaliers sarrasins

est admirablement approprié pour désigner les farouches sectateurs du prophète de la Mecque. Il évoque avant tout leur nombre prodigieux et leurs grands ravages. En outre les sauterelles migratrices sont précisément originaires de l'Arabie, et il y a d'étroits rapports étymologiques entre le terme « Araba » qui désigne l'Arabie, et le mot « Arbeh » que porte en Orient la sauterelle migratrice.

Nous avons fixé les grands traits de ce tableau prophétique. Les détails n'en sont pas moins exacts. Comparez par exemple l'ordre donné aux sauterelles de la vision « de ne point faire de mal à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre[1] », avec les instructions surprenantes données à ses troupes par Abou-Bekr, le premier calife après Mahomet : « Ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les champs de blé, n'abattez jamais les arbres fruitiers[2] » !

La rigoureuse exactitude de ce tableau jusque dans ses moindres détails a inspiré au professeur Gaussen les lignes que voici : « Il semble ici, tant leurs traits sont exacts, qu'on les voit de ses yeux, ces terribles cavaliers du désert, avec leurs longs cheveux de femmes flottant sur leurs épaules, leurs mâles visages à la longue moustache et à la barbe touffue, le bandeau national qui leur sert de diadème, leurs cuirasses ou leurs cottes de mailles célèbres dans l'histoire[3], leurs longues dents éblouissantes de blancheur, surtout leur fanatisme féroce et les mortels

---

[1] Apoc. 8 : 4. [2] Gibbon, vol. X p. 205.

[3] Le Coran dit que la cuirasse est un don spécial de Dieu aux Arabes. On la remettait à chaque guerrier dès qu'il avait embrassé l'Islam. Mahomet en avait sept pour son usage particulier.

venins qu'ils laissent sur leurs traces[1].» «Jamais, dit Philippe Basset, nulle armée ne joignit dans ses expéditions plus de célérité à une plus grande multitude de chariots portant des guerriers, des armes et des vivres. Dans l'espace de cent cinquante ans, ils envahirent, outre l'Arabie et la Perse, pays extérieurs à l'empire romain, la Palestine, la Syrie, l'Egypte, toute la Barbarie, les deux Arménies, presque toute l'Asie Mineure, l'Espagne, le Portugal et une partie de la France.»

D'une rigoureuse exactitude dans ses grands traits comme dans ses détails, ce premier tableau prophétique est, à coup sûr, bien digne de nous inspirer une légitime confiance en l'Ecriture sainte.

Règles d'interprétation

En dépit de l'espace limité dont nous disposons pour cet exposé, une remarque d'ordre général s'impose ici. En étudiant dans la Bible les destinées d'un empire, il est indispensable de comprendre que la prophétie s'occupe de l'histoire politique d'une nation, dans la mesure seulement où celle-ci se rapporte au but de la Révélation. Elle en dira assez sur chaque peuple qu'elle entreprend de décrire pour qu'il soit possible de l'identifier sans peine; mais dès que cela est fait, négligeant les phases qui sont sans rapport avec son objet propre, elle ne s'attache qu'aux développements historiques qui ont eu une influence décisive sur le dénouement qu'elle veut nous présenter. Ainsi dans la prophétie des trompettes n'oublions pas que c'est le

[1] *Prophéties de Daniel*, vol. II.

démembrement de l'empire romain qui est au premier plan du champ de la vision. Elle nous a parlé des Arabes, non pas pour faire sur ce peuple un cours d'histoire, mais parce que l'Islam qui les a créés est devenu pour l'empire romain, un redoutable agent de destruction.

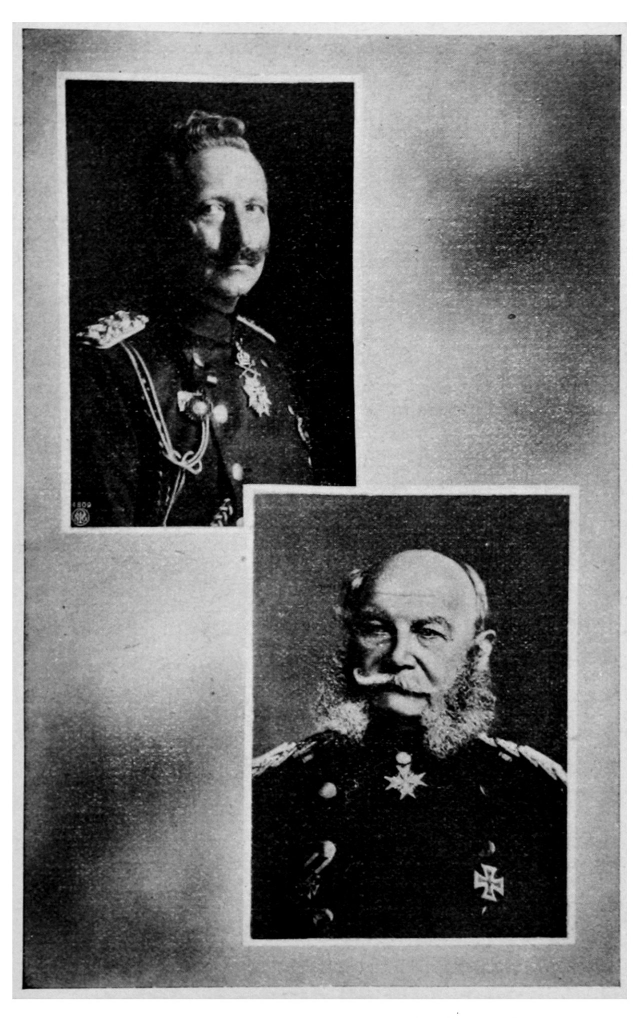
C'est pour cette raison qu'elle mentionne maintenant au verset 5 une période de cinq mois, pendant laquelle les sectateurs de Mahomet devaient harceler Rome sans relâche. Disons ici que le temps prophétique a une computation qui lui est propre. Un jour prophétique équivaut à une année. Ce principe d'interprétation, énoncé dans la vision d'Ezéchiel [1], s'applique rigoureusement à toutes les périodes prophétiques de l'Ecriture. Il est reconnu par la plupart des commentateurs.

Cent cinquante ans de tourments

Le mois biblique étant de trente jours, 5 mois donnent 150 jours prophétiques ou 150 années littérales. Les cinq mois de tourments que les fanatiques Mahométans devaient infliger au monde romain sont donc 150 années.

Mais quel est leur point de départ? Constatons que la même période est répétée au verset 10, et l'instant d'après le voyant déclare : « Elles avaient sur elles comme roi l'ange de l'abîme nommé en hébreu Abaddon et en grec Apollyon. » Verset 11. C'est donc à partir du jour où les guerriers de l'Islam auront sur eux un roi et qu'ils seront organisés en un empire durable, mais pas avant, que commence la période des 150 ans de leurs dévastations. Et rien n'est

[1] Chap. 4, v. 6.



Guillaume II et François-Joseph

plus logique : le démembrement de l'empire romain étant le premier objet de cette vision, elle ne comptera la période de la cinquième trompette qu'à partir du jour où une dynastie durable aura réussi à grouper les éléments épars et instables de l'Islam pour constituer un empire dont l'existence même sera une menace pour l'empire d'Orient et dont les assauts devront finalement causer sa chute.

Or cet empire, créé par l'Islam, et qui a finalement consommé la ruine de Byzance, c'est l'empire turc dont le fondateur fut le fameux Othman, père de la dynastie des Ottomans. Si en un sens général ce terme de « destructeur » (car telle est la signification du mot Abaddon), désigne très justement le règne de tous les chefs mahométans, à commencer par Mahomet lui-même, c'est sans contredit Othman qui en est l'incarnation la plus typique, tant par ses conquêtes personnelles que par la valeur militaire de ses successeurs. « Les Grecs, dit Lamartine, de tous ces noms d'émirs turcs qui les enveloppaient ne savaient que celui d'Othman. Les noms selon le Coran viennent du ciel; ils sont les prophètes de la destinée. Othman signifiait *Briseur d'os* [1]. »

C'est donc à partir du moment où ce chef redoutable commencera ses incursions dans l'empire d'Orient que nous devrons compter la période des 150 ans.

Mais pouvons-nous connaître cette date? Nous a-t-elle été préservée par l'histoire? Qu'on en juge plutôt. Nous empruntons les lignes qui suivent à un historien autorisé, à Gibbon. Son œuvre magistrale sur la « *Décadence et la*

[1] Lamartine, *Histoire de la Turquie*, tome II, p. 12.

Chute de l'Empire Romain, » l'a rendu justement célèbre, et bien que Gibbon fût incrédule, et ne se souciât nullement de la Bible lorsqu'il écrivit son ouvrage, celui-ci n'en est pas moins un commentaire remarquable de la prophétie des trompettes. Voici ses paroles : « Ce fut le 27 juillet de l'année 1299 de l'ère chrétienne, qu'Othman entra pour la première fois dans le district de Nicomédie; et *l'exactitude singulière,* avec laquelle on a fixé la date de cet événement semblerait indiquer qu'on avait entrevu quel devait être l'accroissement rapide et *destructeur* du *monstre* qui menaçait l'empire [1]. »

La concordance des termes de la prophétie avec ceux de l'historien, l'étonnement de celui-ci en présence de « l'exactitude singulière » d'une date en apparence insignifiante et dont il ne pouvait comprendre toute la portée, nous autorisent pleinement à considérer comme solidement établi le point de départ des 150 ans prophétiques, soit le 27 juillet 1299.

Comptés à partir du 27 juillet 1299, les 5 mois prophétiques aboutissent au 27 juillet de l'année 1449. Le lecteur est prié de retenir cette date car elle va à son tour servir de point de départ à une nouvelle période, celle de la sixième trompette ou deuxième malheur.

Nous avons donné à la cinquième trompette un développement qui pourra paraître d'une longueur disproportionnée aux autres parties du sujet. Mais il convenait d'étayer avec quelque solidité un accomplissement prophétique qui doit servir de base et de point de départ aux

[1] Gibbon vol. XII chap. 64, p. 320.

visions que nous allons maintenant aborder et que nous commenterons d'une façon plus succincte.

La sixième Trompette

Voici les traits essentiels de la sixième trompette :

Le sixième ange sonna de la trompette. Et j'entendis une voix... disant au sixième ange qui avait la trompette : Délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate. Et les quatre anges qui étaient préparés furent déliés pour l'heure, le jour, le mois et l'année... et ainsi je vis les chevaux dans la vision, et ceux qui les montaient ayant des cuirasses couleur de feu, d'hyacinthe et de soufre. Les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lion ; et de leur bouche il sortait du feu, de la fumée et du soufre. Versets 13-21 (texte grec).

Fixons ici aussi les grands traits de la vision pour constater ensuite son accomplissement dans l'histoire des Turcs. Les regards du prophète sont tournés vers l'Orient. Il voit une grande puissance s'établir sur l'Euphrate. Ce sont des milliers de cavaliers fougueux qui se pressent autour de quatre anges, ou quatre chefs. La puissance qu'ils représentent devra donc constituer un quadruple groupement de ces forces et sera « liée » pendant quelque temps. Puis le prophète les voit s'avancer comme un torrent irrésistible, et causer d'effroyables ravages pendant l'espace d'une heure, d'un jour, d'un mois et d'une année. Détail frappant, de la fumée et du feu semblent sortir des naseaux de leurs chevaux, en sorte que pour le prophète qui les voit dans le lointain, leurs batailles sont enveloppées de fumée, comme l'est une de nos batailles modernes où gronde le canon.

Les traits de cette nouvelle vision sont si bien marqués que la plupart des commentateurs, ici encore, s'accordent à voir dans cette description celle des Turcs seldjoukides. La vallée de l'Euphrate est bien le lieu de leur premier établissement. Il est constant aussi qu'ils se groupèrent en quatre sultanies: celle de Perse ou Bagdad, celle de la Syrie septentrionale ou Alep, celle de la Syrie méridionale ou Damas, et celle de l'Asie Mineure enfin ou Icone. Nous aurons l'occasion de constater en outre l'exactitude absolue des détails les plus insignifiants de ce tableau et par-dessus tout la concordance frappante entre la nouvelle période prophétique que mentionne le texte et la durée de la suprématie des Turcs.

Origine des Turcs

Pour le moment, jetons un coup d'œil sur les origines historiques des Turcs. Vers l'an 1040 des hordes de Tartares, venues des steppes infinies de l'Asie centrale, s'établirent à l'orient de l'Euphrate et prirent le nom de Seldjoukides, d'après l'appellation de leurs princes. Ils passèrent l'Euphrate en 1065, sous la conduite de leur chef suprême, surnommé à cause de sa bravoure Alp-Arslan, ou lion courageux.

Ce passage heureusement effectué leur fit faire un grand butin dans quelques-unes des provinces de l'empire, et devint pour eux, quoique expulsés peu après, le prélude d'avantages bien supérieurs qui leur étaient destinés [1]. Dès lors,

[1] Ces faits et les suivants sont principalement tirés de Gibbon, de l'*Histoire des Huns* par de Guignes, et d'autres ouvrages sur les Ottomans.

pendant ce même siècle, les Turcs seldjoukides repassèrent à plusieurs reprises l'Euphrate, et pénétrèrent dans l'Asie Mineure, où quoique souvent tenus en échec, ils ne laissèrent pas d'exercer beaucoup de ravages, de verser beaucoup de sang et de faire du butin. Ils s'emparèrent d'une grande partie de cette péninsule qui forma un Etat particulier sous le nom de royaume d'Iconie. Les provinces à l'orient de l'Euphrate, tombèrent aussi en leur puissance, et ces pays commencèrent alors à être appelés du nom de Turquie. Au XIIIe siècle, le sultan d'Iconie s'étant vu forcé par une conjuratien d'abandonner ses Etats, un prince turc, Othman, fils d'Ertogrul, profita habilement des circonstances et se fit proclamer empereur des Ottomans.

Leur signalement précis

Avant d'aborder l'étude de la nouvelle période, dont l'année 1449 devra être le point de départ, jetons un dernier coup d'œil sur le tableau prophétique. Les cavaliers de la vision sont de « couleur de feu, d'hyacinthe et de soufre », c'est la mention de leurs couleurs nationales, le rouge, le jaune et le bleu. Or les Ottomans, dès les premiers temps où ils firent la guerre, portaient habituellement des uniformes rouges, jaunes et bleus[1], et ces couleurs sont encore aujourd'hui les couleurs préférées des Turcs. Leur cruauté dans la guerre est ensuite comparée avec à propos aux morsures cuisantes de reptiles venimeux. «Vos ennemis,» disait un jour à son maître, en par-

---

[1] Daubuz, *Etat présent de l'empire ottoman,* p. 444; *Voyages de Tournefort,* tome II, 1e lettre.

lant des Turcs, le conseiller de Mahmoud, shah de Perse, « vos ennemis étaient à l'origine un essaim de fourmis; ce sont aujourd'hui de petits serpents, et si vous ne vous pressez pas de les écraser, ils acquerront tout le venin des plus grands reptiles [1]. »

A mesure que les détails de la vision se multiplient, la figure des armées turques se précise. Ce sont leurs curieux étendards formés de queues de chevaux et symboles de leurs conquêtes. C'est le signalement de leurs batailles auxquelles la fumée des armes à feu a donné un aspect si nouveau en regard de celles de l'antiquité. On sait le rôle prodigieux que joua l'artillerie dans les guerres des Turcs et qui donna naissance à cette locution nouvelle, employée pour la première fois par la Bible : « la fumée des batailles ».

391 ans de suprématie

Mais ce qui frappe plus encore que la précision de ces traits de détail, c'est la période prophétique mentionnée dans cette vision, et qui fait suite à celle de la trompette précédente. Elle se trouve indiquée dans notre texte en ces termes : « Et les quatre anges qui avaient été préparés furent détachés pour l'heure, le jour, le mois et l'année [2] ». Appliquons à cette période le principe de computation selon lequel un jour a la valeur d'un an. Le mois biblique étant de trente jours, une année équivaut à 360 ans ; un mois à 30 ans ; un jour, à une année ; et une heure, ou la 24me

[1] Gibbon, vol. II, p. 223.

[2] Texte grec.

partie du jour prophétique, à 15 jours. En additionnant 360 ans, puis 30 ans puis, une année et enfin 15 jours, on obtient un total de 391 ans et 15 jours. C'est donc pendant ce laps de temps que la puissance turque devra être « déliée » ou déchaînée. Or la période précédemment mentionnée, dont celle-ci, comme l'indique le sujet entier, n'est que la continuation, nous avait conduits au 27 juillet 1449[1]. En franchissant 391 ans et 15 jours; nous aboutirons au 11 août 1840.

De ces dates, la première, 1449, marquera pour l'empire ottoman le commencement d'une période d'activité intense, dirigée contre les vestiges de l'empire d'Orient, et la seconde, 1840, mettra un terme à l'indépendance turque. Dans l'intervalle la Turquie sera « déliée » et jouira de la liberté de ses mouvements.

Et maintenant interrogeons l'histoire. Au commencement du XVe siècle Constantinople, dernier vestige et siège de l'empire romain d'Orient, subsistait encore au milieu de la tourmente qui grondait sur ses flancs. Les Turcs, paralysés dans leurs mouvements par les croisades d'une part et les terribles invasions mongoles de l'autre, n'avaient pu, jusque-là, s'emparer de la capitale si ardemment convoitée. Mais leur heure allait sonner. Ils seraient « déliés » pendant 1 heure, 1 jour, 1 mois et 1 année, soit 391 ans et 15 jours.

Prise de Constantinople

Or en 1449, les Turcs devinrent virtuellement les maî-

---

[1] Voir p. 23.

Constantinople

tres de l'empire byzantin, car Constantin XII, dernier empereur d'Orient, vint solliciter du Sultan Amurath II la permission de régner! « Sa bienveillante approbation, dit Gibbon en parlant du sultan, annonçait sa *suzeraineté* et *la chute prochaine de l'empire romain* [1]. »

Peu après, en effet, les Ottomans réunirent toutes leurs forces en vue du but suprême, objet de leurs convoitises séculaires: la prise de Constantinople. Vois les désordres de ma couche, dit à son vizir Mahomet II; «je ne puis dormir si tu ne me promets enfin de me donner ce que je rêve la nuit et le jour. Ce qu'il faut que tu me donnes, c'est Constantinople [2].» De formidables préparatifs furent entrepris aussitôt; une artillerie sans pareille par le nombre et la dimension de ses canons fut construite dans les fonderies d'Andrinople. La capitale fut investie par terre et par mer. Sans répit les canons turcs tonnèrent contre les murailles de la ville impériale, qui enfin, en 1453, succomba sous les coups de ses redoutables assaillants. La croix fut abattue sur Ste-Sophie et le croissant l'y remplaça.

Déchaînement des Turcs

La prise de Constantinople fut pour les Turcs le commencement d'une ère d'expansion inouie. Un philosophe français parle ainsi des conquêtes prodigieuses des Ottomans: « En moins de 400 ans l'on avait vu ce peuple venir de la Tartarie, s'établir sur les bords de la Méditerranée, et là, par un cours continu de guerres et de victoires, dé-

[1] Gibbon, vol. XIII, p. 44.

[2] Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. III, pag. 195.

pouiller les successeurs de Constantin d'abord de leurs provinces d'Asie, puis franchissant le Bosphore, les poursuivre dans leurs provinces d'Europe, les menacer jusque dans leur capitale, les resserrer chaque jour par de nouvelles conquêtes, terminer enfin par emporter Constantinople, et s'asseoir sur le trône de César : de là, par un *effort plus actif et plus ambitieux*, on les avait vus reportant leurs armes dans l'Asie, subjuguer les peuplades de l'Anadoli, envahir l'Arménie, repousser le premier des Sofis dans la Perse, conquérir en une campagne le pays des anciens Assyriens et Babyloniens, enlever aux Mamelouks la Syrie et l'Egypte, aux Arabes l'Yémen, chasser les chevaliers de Rhodes, les vénitiens de Chypre, puis rappelant toutes leurs forces vers l'Europe, attaquer Charles-Quint et camper sous les murs de Vienne même ; menacer l'Italie, ranger sous leur joug les Maures d'Afrique et posséder enfin un empire formé de l'une des plus grandes et des plus belles portions de la terre [1]. »

La prophétie avait annoncé que les Ottomans seraient déliés. De nombreux peuples en Europe et en Asie eurent en effet l'occasion de constater, à leurs propres dépens, que la puissance turque était « déchainée ».

La marée se retire

Mais l'Ecriture qui a annoncé la date où la Turquie serait déliée, a annoncé celle aussi où elle devait perdre la liberté de ses mouvements. Franchissons 391 ans et 15 jours, nous voici en 1840, au 11 août [2]. Si la prophétie

[1] Volney, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, pp. 6, 7.
[2] Voir p. 28.

est exacte, un événement quelconque doit, à cette date‘ « lier » la puissance ottomane et mettre fin ainsi à son indépendance. Et maintenant que l'histoire se prononce sur la valeur de cette prédiction biblique! Voici les faits:

Au début du XIXe siècle, l'horizon politique était sombre pour la Turquie. Une lente décadence intérieure dont l'origine remonte aux dernières années du XVIIe siècle, a miné sa vigueur et jeté la confusion dans son administration. Les sultans, depuis des générations, se sont amollis dans les voluptés du harem et ont perdu leur ardeur martiale. Au dehors, leurs succès si longtemps brillants et rapides commencent à être balancés, à la fin du XVIIe siècle, par les défaites notoires que leur infligèrent les Sobieski et les Montecuculli. Le siège mémorable de Vienne, en 1683, que les Ottomans durent lever à la suite d'un désastre que leur infligea le roi de Pologne, paraît marquer le point culminant de l'immense marée envahissante des Turcs. « Il sembla, dit Volney, que la fortune abandonnât leurs armes et que par un cours commun aux choses humaines, leur grandeur ayant atteint son faite, entra dans la période de destruction [1]. »

Les victoires répétées du prince Eugène aggravèrent leurs pertes et rendirent leur déclin plus sensible.

La Russie entre en scène

Mais parmi les causes externes, celle qui contribua le plus à l'affaiblissement de la puissance turque, fut l'apparition de la Russie sur la scène politique. Vers l'époque

[1] Volney, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, p. 9.

même où Constantinople tombait entre les mains des Turcs, les Moscovites s'affranchissaient du joug des Mongols et se constituaient en un empire indépendant sous Ivan III. Désormais la Russie allait suivre ses propres destinées politiques, or celles-ci devaient la conduire vers le sud, vers Constantinople. Ivan IV le Terrible, élargit son empire vers l'Asie et vers la mer Caspienne. Mais ce fut surtout le règne de Pierre le Grand (1696-1725) qui inaugura une phase nouvelle pour l'histoire de l'empire russe. « Il a commencé pour lui, dit Volney, une période qui marche en un sens inverse à l'empire turc : c'est-à-dire, que pendant que la puissance et les forces de l'un vont en décroissant, les forces et la puissance de l'autre vont croissant chaque jour[1]. »

Pierre le Grand dont le regard politique était d'une clairvoyance remarquable, voulait faire de la Russie une puissance maritime. Mais l'unique port russe, celui d'Archangel, étant bloqué par les glaces neuf mois par an, il chercha à s'emparer de la mer Noire. Il réussit à enlever Azov aux Turcs et conquit sur la Suède la maîtrise de la Baltique. La bataille de Pruth, en 1711, l'obligea, il est vrai, à se retirer de la mer Noire. C'était un échec momentané ; car l'ambition de la Russie, si elle était vaste comme l'espace, était aussi patiente comme le temps. Catherine II reprit les projets de Pierre le Grand. La première guerre que fit aux Turcs cette grande impératrice (1769-1774) mit la Russie en possession de la mer Noire, cette mer si ardemment convoitée d'où ses vaisseaux aperçoivent les minarets

---

[1] Id. p. 39.

de Constantinople. Elle ne cacha même plus son projet de marcher sur cette capitale et grava sur un arc, à Cherson, ces paroles significatives : « Cest ici le chemin qui conduit à Byzance. »

La Turquie au début du XIXe siècle

Mais c'est surtout dans la première moitié du XIXe siècle que l'horizon politique s'assombrit pour la Turquie. Les symptômes de sa décadence devenaient de plus en plus manifestes. Les paroles de Volney se réalisèrent pleinement. « Non, non, s'était-il écrié, c'est en vain que l'on veut l'espérer, rien ne changera chez les Turcs : le sultan continuera de végéter dans son palais, les femmes et les eunuques de nommer aux emplois ; les vizirs de vendre à l'encan le gouvernement et les places, les pachas de piller les sujets et d'appauvrir les provinces ; le divan de suivre les maximes d'orgueil et d'intolérance ; le peuple et les troupes de se livrer à leur fanatisme et de demander la guerre, les généraux de la faire sans intelligence et de perdre les batailles jusqu'à ce que par une dernière secousse, cet édifice incohérent de puissance, privé de ses appuis et perdant l'équilibre, s'écroule tout à coup en débris, et ajoute l'exemple d'une grande ruine à tous ceux qu'à déjà vus la terre. »

Voici les traits essentiels de sa lamentable histoire au début du XIXe siècle. A la suite de la guerre russo-turque de 1809, la Porte perdit la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie. Elle dut, en 1814, réprimer une révolte des Serbes et lutter contre le pacha de Janina, Ali de Tébélen.

La flotte anglaise

En 1821, la Grèce se souleva contre son oppresseur turc, sous Alexandre Ypsilanti. Abandonnée par la Russie, ce généreux mouvement échoua et appela les plus cruelles représailles de la Porte. Mais l'horreur de ces massacres souleva l'indignation de l'Europe. Les flottes réunies de la France, de l'Angleterre et de la Russie anéantirent l'escadre turco-égyptienne à Navarin, en 1827. Pendant deux ans la Russie lutta contre les armées du sultan, auxquelles une subite explosion de fanatisme semblait avoir redonné la vigueur d'autrefois. La Porte fut néanmoins vaincue et le traité d'Andrinople, en 1829, reconnut l'indépendance de la Grèce.

La Turquie au bord de l'abîme

Voici comment Lamartine décrit la situation désespérée du sultan d'alors : « Toutes les infortunes fondaient à la fois sur l'infortuné Mahmoud. Vaincu par les Russes, dépossédé par les Grecs, harcelé par les Anglais, abandonné par les Français, il ne lui restait qu'à subir l'aggression d'un pacha révolté [1]. »

En 1831 en effet, Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, prend les armes contre son suzerain, envahit la Syrie et impose au sultan le traité de Kutaieh, qui accorde au vice-roi d'Egypte l'investiture des quatre pachaliks de Syrie. En 1839 les hostilités reprennent entre Méhémet-Ali et son suzerain. La sanglante défaite des Turcs à Nezib met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Le sultan Abdul-Medjid se voit réduit à implorer l'intervention de l'Europe.

---

[1] *Histoire de la Turquie*, tome VIII, p. 283.

Nous voici en 1840. C'est la date prophétique. Que Méhémet-Ali soit laissé libre de poursuivre sa marche victorieuse, et c'en sera fait de la Turquie. Mais les puissances européennes veillaient. Aucune d'elles, si ce n'est peut-être la France, ne se souciait de voir Méhémet-Ali s'installer à Constantinople, non pas par sollicitude pour l'empire turc — il ne faut pas chercher une sollicitude désintéressée dans la politique des grandes nations — mais au contraire parce que chacune des puissances d'Europe convoitait depuis longtemps les riches dépouilles de l'Orient turc.

L'intervention européenne

En raison des rivalités de l'Europe, la situation était d'une gravité exceptionnelle en 1840. M. Thiers écrivait dans le *Courrier français :* « Il n'y a plus qu'une question, une seule, la question d'Orient. Celle-là est d'une immense gravité [1]. » Et M. de Lamartine écrivait de Mâcon une lettre à laquelle nous empruntons ces lignes : « La question d'Orient éclata en 1833. Pénétré d'avance de sa gravité, j'étais allé pendant deux ans l'étudier sur place. Je revins convaincu qu'elle était mûre et qu'elle contenait le sort du monde dans ses flancs. Je l'annonçai, et les craquements de l'empire ottoman, qui s'écroulait de vétusté, et les Russes campés à Constantinople, et les Egyptiens vainqueurs à Kutaya, l'annoncèrent bientôt plus haut que moi [2]. »

[1] *Courrier français* du 16 août 1840.

[2] *Journal des Débats* du 25 août 1840.

Une alliance formée en toute hâte entre quatre grands Etats européens, prévint la dissolution de la Turquie, par le fameux traité de Londres du 15 juillet 1840, destiné à « sauvegarder l'intégrité de l'empire ottoman ». La France, plutôt favorable aux desseins de Méhémet-Ali par crainte d'un trop grand développement de la Russie, n'approuva pas cette politique et ne signa pas le traité de Londres. L'Angleterre, au contraire, y voyait un moyen efficace de tenir en échec l'ambition russe et elle apposa sa signature à côté de celles de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. Ces puissances, prenant la Porte sous leur tutelle, sommèrent Méhémet-Ali de retirer, dans un délai de 10 jours, ses armées de toute l'Arabie et de la Syrie.

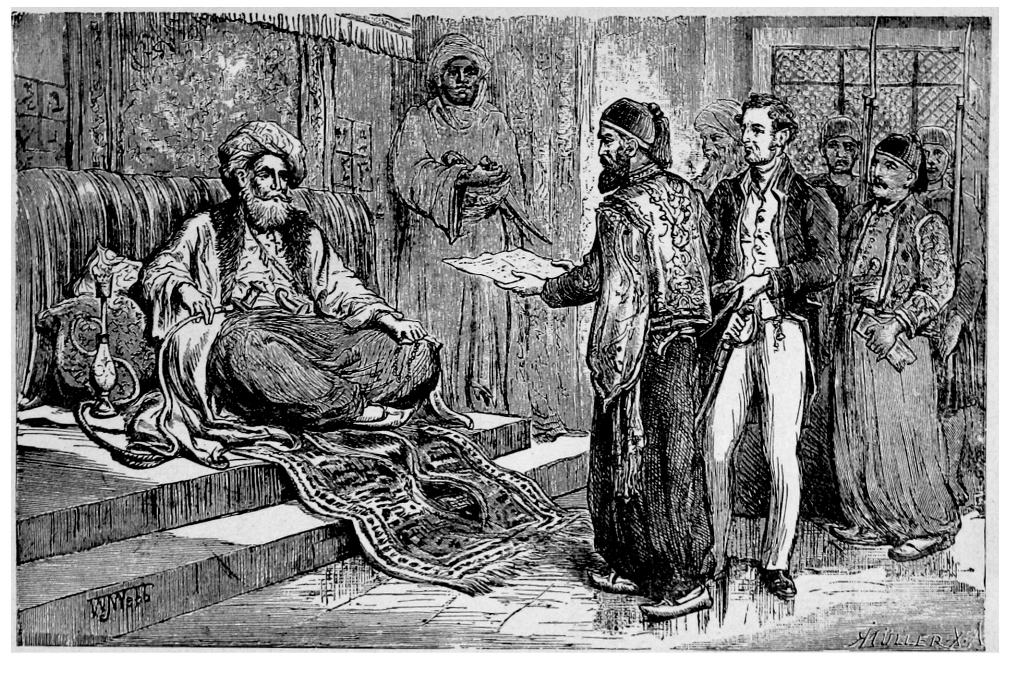
Le 11 août 1840

Cet ultimatum fut solennellement porté en Egypte par Rifaat-Bey, le représentant de la Porte. Il s'embarqua à bord du vapeur Tahiri-Bahri. On peut lire dans le *Journal de Smyrne* du 9 août :

« Son Excellence Rifaat-Bey est parti aujourd'hui pour Alexandrie à bord du bateau à vapeur du gouvernement, le Tahiri-Bahri, accompagné d'un secrétaire, d'un interprète et d'une nombreuse suite, pour aller porter au pacha d'Egypte l'ultimatum des conditions adoptées par les représentants des quatre puissances relativement à la solution de la question d'Orient [1]. »

Or le vapeur, porteur de l'ultimatum, arriva à Alexandrie, résidence du pacha, le 11 août 1840, au moment

[1] *Journal de Smyrne*, cité par le *Journal des Débats* du 26 août 1840.



Méhémet-Ali recevant l'ultimatum des quatre puissances

précis de l'expiration des 391 ans et 15 jours de la prophétie. Voici la dépêche, qui fut expédiée d'Alexandrie le 17 août : « Le 11 est arrivé le vapeur de Constantinople, ayant à bord Rifaat-Bey, conseiller de Reschid-Pacha, et le capitaine du port de Constantinople, chargé de ramener la flotte [1]. »

Fait plus significatif encore, ce même jour, le 11 août, les ministres d'Angleterre, de Prusse, d'Autriche et de Russie remettaient à la Porte, à Constantinople, une note en réponse à une circulaire qui leur avait été adressée par les ministres des affaires étrangères du gouvernement ottoman, pour leur demander quelles seraient les mesures qu'ils avaient l'intention de prendre dans le cas où Méhémet-Ali refuserait d'adhérer aux conditions qui lui étaient imposées par la convention de Londres. Ne vous en préoccupez pas, toutes les mesures sont prises, nous avons cette affaire en mains, telle fut en substance la déclaration des ministres. « La Porte doit sentir, » remarque fort judicieusement le *Moniteur Universel* en commentant cette déclaration officielle du 11 août, « la Porte doit sentir *que ses destinées si ce n'est son existence même comme nation sont entre les mains de gens sur lesquels elle n'exerce aucun contrôle* [2]. »

Fin de l'indépendance turque

Tels sont les faits. Leur rigoureuse précision ne laisse aucune place à l'équivoque. Le 11 août de l'année 1840,

---

[1] *Moniteur Universel* du samedi 5 sept. 1840.
[2] *Moniteur Universel* du dimanche 6 sept. 1840.

au moment précis de l'expiration des 391 ans et 15 jours de la prophétie, la dure réalité de sa mise sous tutelle est annoncée officiellement au gouvernement ottoman, et ce jour-là aussi le traité consacrant cette tutelle parvient au lieu de résidence du pacha d'Egypte dont les guerres avaient acculé la Turquie à cette extrémité. Le sort de l'empire ottoman est maintenant entre les mains de l'Europe. Le voilà « lié », et désormais il va subir la protection intéressée et onéreuse des puissances.

Pour qu'il soit démontré que cette interprétation prophétique n'a rien d'arbitraire et n'est pas une complaisante adaptation de faits historiques habilement choisis, rappelons ici qu'en 1838 déjà, c'est-à-dire deux ans avant l'expiration de cette période prophétique, le Dr Josias Litsch, de la Nouvelle-Angleterre, se basant sur les prophéties que nous venons d'exposer, avait annoncé publiquement et par écrit qu'en 1840, le 11 août, se produirait un événement quelconque qui mettrait fin à l'indépendance de la Turquie. Sa prédiction eut un très grand retentissement et c'est avec une intense curiosité que des milliers de personnes attendirent l'échéance prophétique. L'événement, en confirmant la prophétie, produisit une immense impression sur les auditeurs et lecteurs du Dr Litsch, dont plusieurs furent convaincus de l'inspiration divine des Ecritures [1].

Méhémet-Ali et la prophétie

Avant de passer, avec une nouvelle prophétie, à une

[1] J. Litsch, *Christ's second Coming*, cité par U. Smith.

autre phase de la question d'Orient, nous voudrions porter à la connaissance du lecteur un incident fort curieux que rapporte le vénérable évêque de Jérusalem, Samuel Gobat. Avant son voyage en Abyssinie, Gobat séjourna quelque temps en Egypte. Il eut à différentes reprises l'occasion de s'entretenir avec Boghos-Bey, le premier ministre de Méhémet-Ali. Voici en quels termes il nous rapporte la nature de leurs entretiens : « Ce soir-là, précisément, nous nous étions entretenus des prophéties, et nous pensions y avoir découvert la prédiction de la fin prochaine du gouvernement turc... Après avoir quitté Alexandrie je ne songeais plus à cela. Mais lorsque, cinq ans plus tard, revenant pour la première fois de l'Abyssinie en 1833, je visitais Boghos-Bey, il s'avança souriant à ma rencontre, en me disant : « Te souvient-il de ce soir où nous étu-
« diions ensemble les prophéties ? Quelques jours après, je
« donnais connaissance au pacha Méhémet-Ali de notre
« opinion. Il voulut lire avec moi ces prophéties et, per-
« suadé lui aussi, il se décida à attaquer la Porte. Voilà
« l'origine de notre conquête de la Syrie[1]. »

Il ressort de cet incident, dont l'authenticité est garantie par la haute probité de Samuel Gobat, que la prophétie de l'Ecriture n'a pas été sans influence sur la politique du pacha d'Egypte qui accula la Turquie à sa ruine, et déclancha l'action des puissances.

La septième Trompette

La sixième trompette, ou deuxième malheur, est passé.

---

[1] *Samuel Gobat, sa Vie et son Œuvre,* p. 119.

Nous venons de voir que cette trompette s'étend chronologiquement jusqu'en 1840. Elle est aussitôt suivie de la septième ou dernière trompette. Celle-ci ne fait pas partie de notre sujet, mais les événements qu'elle renferme sont d'une portée si considérable que nous nous sentons obligé d'y faire une brève allusion. Voici en quels termes elle est annoncée par l'ange : « Le second malheur est passé, voici le troisième malheur vient bientôt. » (Apoc. 11 : 14). Il ne doit donc y avoir qu'un intervalle très court entre la sixième et la septième trompette. Or cette dernière, chacun s'en convaincra par une simple lecture [1], proclame au monde l'approche de l'éternité. La période qu'elle remplit est le temps de la fin, le temps où « le royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ », le temps aussi où « les nations se sont irritées », où la colère de Dieu « est venue », ainsi que l'heure de « juger les morts » et « de récompenser les serviteurs de Dieu. » Avec la septième trompette nous arrivons donc à la fin de l'histoire, à la fin de toutes les choses terrestres, et l'ange, sans cette fois indiquer de date, annonce pourtant qu'elle doit suivre la sixième de près. Ah ! retenons cette solennelle proclamation. Elle est un premier et sûr indice de l'approche de la fin et de la venue prochaine du jugement de Dieu.

Une prophétie littérale

Mais revenons à la Turquie. Comme un panorama, la prophétie des trompettes a fait passer sous nos yeux les

---

[1] Apoc. 11 : 15-19.

principales phases de l'histoire de l'empire ottoman, depuis ses origines jusqu'en 1840, puis laissant là cet empire, elle nous décrit les scènes finales de l'histoire du monde. Mais une autre prophétie, aussi remarquable, soulève un peu plus le voile de l'avenir, et nous fait entrevoir l'empire ottoman au delà de 1840 jusqu'au terme de son histoire. C'est à elle que nous accorderons maintenant quelque attention. Elle se trouve dans le livre de Daniel, au chapitre 11.

Cette vision se distingue des autres du même livre, par l'emploi, au lieu de symboles, du langage littéral. Commençant par la narration des événements contemporains du prophète Daniel, elle suit leur développement à travers les siècles jusqu'au temps de la fin. Vu l'espace limité dont nous disposons, nous ne mentionnerons que les faits saillants de la prophétie, pour en arriver finalement à la Turquie. L'ange commence sa révélation en ces termes :

Voici, il y aura encore trois rois en Perse. Le quatrième amassera plus de richesses que tous les autres ; et quand il sera puissant par ses richesses, il soulèvera tout contre le royaume de Javan (Grèce). Verset 2.

La clarté de cette prédiction, point de départ de toutes celles qui vont suivre, ne laisse rien à désirer. Trois rois en effet, Cambyse, Smerdis et Darius se sont succédé sur le trône de Perse après Cyrus qui régnait au temps du prophète Daniel. Le quatrième est Xerxès, célèbre par le faste de son règne, et fameux surtout à cause des formidables expéditions qu'il dirigea contre la Grèce dans les guerres médiques. On sait qu'en dépit du nombre prodi-

gieux de ses guerriers, cette invasion en masse de la Grèce échoua piteusement. En revanche elle appela, un siècle et demi plus tard, une invasion en sens inverse, sous Alexandre le Grand.

Or la prophétie, laissant la Perse, passe ensuite à ce monarque macédonien dont les victoires devaient faire crouler l'empire médo-persan. Elle décrit ainsi l'extraordinaire fortune d'Alexandre :

Mais il s'élèvera un vaillant roi, qui dominera avec une grande puissance, et fera ce qu'il voudra. Verset 3.

Après avoir soumis le monde en neuf ans, Alexandre mourut subitement sans laisser d'héritiers. « Je prévois que mes généraux me préparent de sanglantes funérailles, s'écria-t-il avant d'expirer ». Il disait vrai. Son immense empire fut pendant vingt ans le théâtre de guerres sanglantes, après quoi il fut partagé en quatre royaumes qui échurent à quatre généraux du grand conquérant : Cassandre obtint la Macédoine et la Grèce, Lysimaque s'empara de la Thrace et de la Bithynie, Séleucus régna sur l'Asie jusqu'à l'Indus, tandis que Ptolémée eut l'Egypte et l'Arabie. Or ces événements la prophétie ne les a pas passés sous silence. Qu'on écoute plutôt l'ange :

Et lorsqu'il (Alexandre) se sera élevé, son royaume se brisera et *sera divisé vers les quatre vents des cieux ;* il n'appartiendra *pas à ses descendants,* et il ne sera pas aussi puissant qu'il était, car il sera déchiré, et il *passera à d'autres qu'à eux.* Verset 4.

Le Roi du Nord

Vingt-cinq ans après le partage de l'empire d'Alexandre

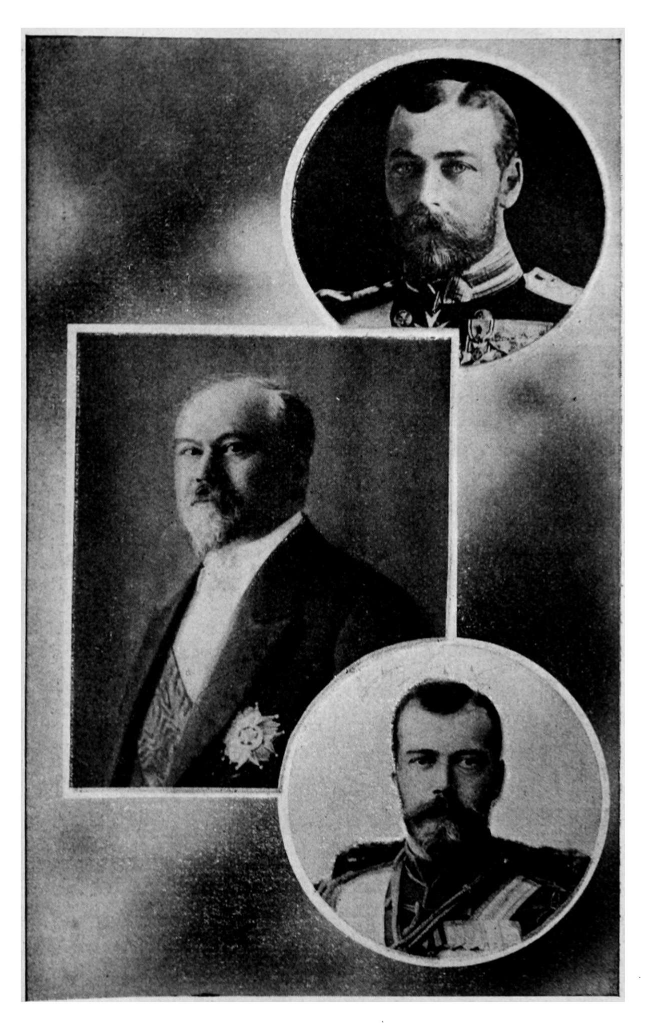
en quatre royaumes, il n'en restait plus que deux: au nord celui de Séleucus qui avait englobé les royaumes de Cassandre et de Lysimaque, et au sud celui de Ptolémée. C'est par les noms de « royaume du midi » et de « royaume du nord » que la prophétie va désigner désormais les Etats respectifs qui règneront sur les divisions méridionale et septentrionale du royaume d'Alexandre. Et ces termes leur sont appliqués jusqu'à la fin. Il est donc évident que quels que soient les dynasties ou les royaumes qui se succéderont à travers les siècles sur ces deux divisions territoriales, ils seront toujours les uns le « roi du midi » et les autres le « roi du nord ».

Sans perdre de vue ces considérations, passons maintenant à la fin de la prophétie en laissant de côté les événements contenus dans le corps du chapitre et qui retracent, avec une concision incomparable, les principaux événements de vingt siècles d'histoire, jusqu'à l'établissement final du royaume de Jésus-Christ [1].

Napoléon et l'Egypte

Avec le verset 40 nous abordons le temps de la fin. Le roi du Nord y est encore mentionné. Or depuis des siècles déjà c'est la Turquie qui occupe le territoire désigné dans la prophétie par le royaume du Nord. Lysimaque, premier roi du Nord, occupait en effet la Thrace et la Bithynie; le Bosphore était ainsi au centre de son territoire. Aucun doute n'est donc possible, c'est l'empire

[1] Nous renvoyons les personnes désireuses de faire une étude approfondie de ce chapitre, aux *Prophéties de Daniel,* par J. Vuilleumier.



Les Souverains de la Triple-Entente :
Nicolas II, Georges V, et M. Poincaré

turc qui est aujourd'hui le « roi du Nord », et c'est son sort qui est annoncé dans les derniers versets de Dan. 11.

Les versets 36-39 de ce chapitre nous conduisent au temps de la Révolution française puis des guerres napoléoniennes. L'Egypte, ou le royaume du Midi, est alors devenue le théâtre d'opérations importantes. Le 19 mai 1798, la flotte de Bonaparte quitta le port de Toulon pour faire voile vers l'Egypte. L'importance stratégique qu'avait l'Egypte pour un grande puissance maritime et coloniale, n'avait pas échappé au premier consul, et il voulait s'assurer la possession de cette porte de l'Asie. La conquête de l'Egypte devait en outre porter à l'Angleterre un coup sensible en lui barrant la route des Indes.

Après avoir pris Malte et Alexandrie, Napoléon défit les Mamelouks dans la bataille mémorable des Pyramides. Mais l'Angleterre, résolue à lutter jusqu'à extinction de ses forces plutôt que de se voir fermer, par la prise de l'Egypte, la « porte de sa puissance, de sa politique et de son commerce », réussit à entraîner la Turquie dans la guerre contre Napoléon. Une semaine après la bataille des Pyramides, l'escadre française était détruite par l'amiral Nelson. Bonaparte marcha alors contre la Turquie. Il prit El-Arish et Jaffa en Syrie, et assiégea Saint-Jean-d'Acre. Cependant une immense armée turque se concentra non loin du mont Thabor. Napoléon s'y porta en toute hâte et l'anéantit à la bataille de Nazareth. Mais il ne put réduire Saint-Jean-d'Acre. Il dut revenir en hâte en Egypte où une seconde armée turque venait d'être débarquée. Elle fut défaite aussi, à Aboukir. Puis Napoléon rentra en France et laissa son armée entre les mains du général

Kléber. Celui-ci réussit encore à battre les Turcs à Héliopolis ; mais il fut assassiné bientôt après. Un an plus tard l'armée française, privée de renforts et harcelée par les Turcs, dut capituler et la vallée du Nil retomba sous le joug des Ottomans. Pour avoir trop facilement accepté la domination française, l'Egypte fut lourdement rançonnée par le sultan qui la confia finalement à l'administration du pacha Méhémet-Ali. Celui-ci exploita le pays d'une façon éhontée et y introduisit contre les pauvres indigènes un système d'impôts écrasants. Tel est le résumé de la lutte à laquelle l'Egypte, le royaume du Midi, se trouva mêlée en raison de l'expédition napoléonienne. On en trouvera les péripéties principales dans les versets 40-43 de la prophétie que nous étudions.

Frayeurs et fureurs turques

Après cette brève allusion aux guerres d'Egypte et de Syrie, le prophète parle ainsi des nouvelles alarmantes qui devaient effrayer les ottomans au cours du XIXe siècle et provoquer leur fureur :

> Des nouvelles de l'orient et du septentrion viendront l'effrayer, et il partira avec une grande fureur pour détruire et exterminer des multitudes. Il dressera les tentes de son palais entre les mers, vers la glorieuse et sainte montagne. Puis il arrivera à sa fin, sans que personne lui soit en aide. Versets 44, 45.

On connaît déjà la situation désespérée dans laquelle se débattait la Turquie au commencement du siècle passé. Les efforts de la Russie et les aspirations nationalistes des peuples chrétiens des Balkans donnèrent de sérieuses in-

quiétudes au sultan. Ces inquiétudes se sont changées en terreur lorsque la politique russe lui est clairement apparue. La conquête du Bosphore, on l'a vu, était pour l'empire moscovite une ambition séculaire. Pour la réaliser la Russie prétendit à la protection des chrétiens en Palestine, et s'immisça, avec une persistance significative, dans les luttes intestines de la Turquie. Il résulta de cet état de choses les grandes guerres russo-turques du XIXe siècle. Malgré la fureur avec laquelle la Turquie combattit, elle sortit de ces guerres considérablement amoindrie. Cette attitude menaçante de la Russie, qui est située à l'orient et au nord de la Turquie, permet de comprendre le sens de cette phrase prophétique : « Des nouvelles de l'orient et du septentrion viendront l'effrayer. »

Quant à la « fureur » des Ottomans, que de fois hélas ne fut-elle pas assouvie dans le sang des populations chrétiennes placées sous leur domination. Pour punir l'insurrection grecque de 1821, le sultan avait ordonné de mettre à feu et à sang la riante île de Chios. De ses 90,000 habitants, 23,000 furent massacrés et près de 50,000 vendus comme esclaves. Les tueries périodiques des chrétiens d'Arménie sont les manifestations de cette même « fureur », et leur caractère d'implacable férocité a valu au prédécesseur du sultan actuel le surnom sinistre de « Sultan rouge ».

L'Homme malade

Redoublons maintenant d'attention. Nous avons atteint le point culminant de la vision de Daniel. L'ange de Dieu va annoncer le dernier événement de l'histoire de la Turquie après quoi cet empire s'écroulera :

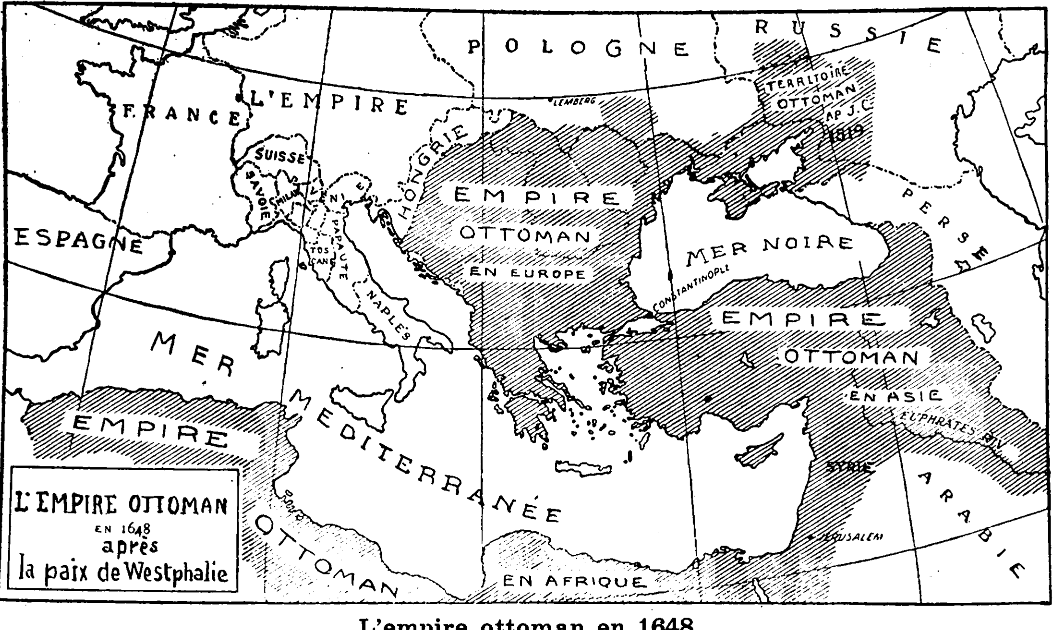
Il dressera les tentes de son palais entre les mers, vers la glorieuse et sainte montagne. Puis il arrivera à la fin, sans que personne lui soit en aide. » Verset 45.

Combien il est émouvant de lire ce verset à la lumière des circonstances présentes ! Il annonce avec une précision impressionnante deux événements que le monde attend aujourd'hui pour un avenir imminent : 1. la Turquie refoulée en Asie, et 2. l'effondrement définitif de l'empire ottoman.

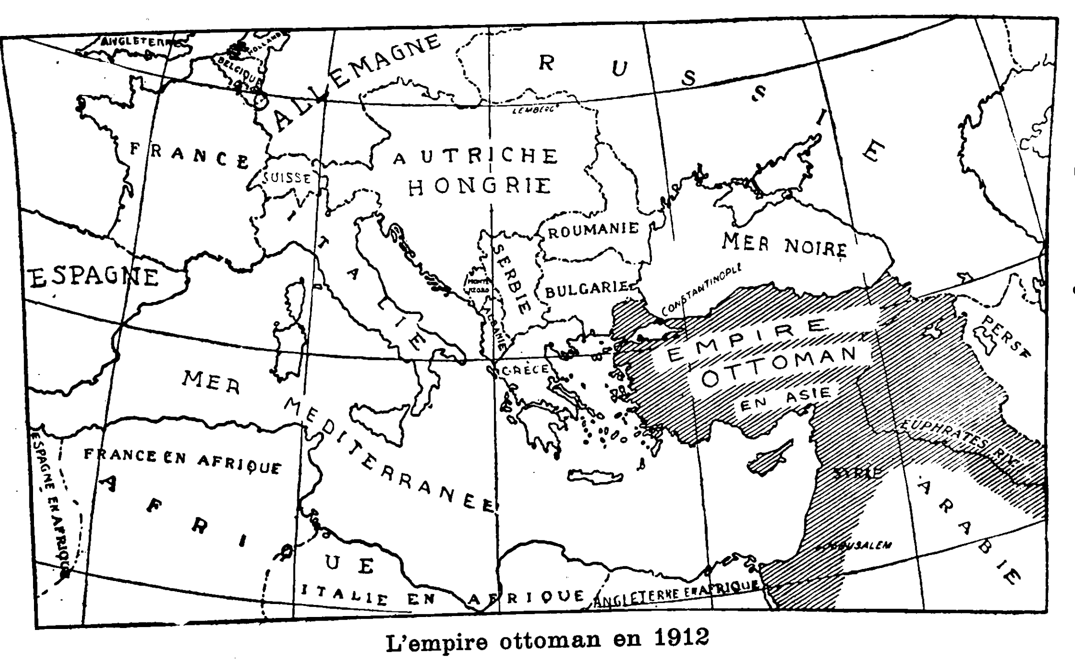
Constatons à la lumière de l'histoire contemporaine la certitude et l'imminence de l'un et de l'autre de ces dénouements.

Malgré l'intervention européenne de 1840, l'affaiblissement de la Turquie s'est poursuivi. « Nous avons sur les bras un homme malade, bien malade », disait en 1853, avec une feinte commisération, Nicolas Ier, tsar de Russie, à l'ambassadeur d'Angleterre, en parlant de la Turquie. Cette expression « d'homme malade » est bien celle qui convient à l'empire ottoman. Aussi a-t-elle fait rapidement fortune. On la retrouve dans les manuels d'histoire, dans les revues politiques, dans les journaux, en caricature, à côté d'autres expressions analogues qui toutes indiquent la déchéance de la Turquie et l'attente générale de son expulsion de l'Europe. Il n'est pas jusqu'aux Turcs eux-mêmes, si nous devons en croire Volney, qui ne soient conscients depuis plus d'un siècle du sort qui les attend : « Tous les musulmans, dit-il, sont persuadés que leur puissance et leur religion vont finir ; ils disent que les temps prédits sont venus, qu'ils doivent perdre leurs conquêtes et retourner en Asie, s'établir à Konieh [1]. »

[1] Volney, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, pp. 24, 25.



L'empire ottoman en 1648



L'empire ottoman en 1912

La politique européenne

Le refoulement des Turcs hors d'Europe se serait produit dès longtemps sans l'intervention répétée des grandes puissances en leur faveur. « Si la Turquie avait été livrée à elle-même », dit dans le *New York Times*[1] le professeur Bushnell Hart, « cet empire serait mort d'une mort ignominieuse il y a plus de soixante ans... La fin de l'empire ottoman eût été une solution équitable et naturelle de la question d'Orient... Si l'Europe chrétienne avait réellement connu les Turcs et la détresse des chrétiens, elle n'aurait pas permis à « l'homme malade » de traîner sa maladie chronique depuis plus de 60 ans. Elle aurait laissé les chrétiens, les Turcs et les Russes se débrouiller entre eux. »

Au lieu de cela, l'Europe a fait l'impossible pour prévenir l'effondrement de la Turquie. Les grandes puissances, transformées en médecins, ont prodigué à « l'homme malade » des soins infinis, avec plus de zèle, à vrai dire, que de désintéressement. A tour de rôle l'Angleterre, la France puis l'Allemagne ont prétendu au rôle de défenseurs du sultan.

Pendant environ quarante ans l'Angleterre et la France furent les plus fermes soutiens de la Porte. Il est juste de dire qu'elles exigeaient inlassablement du sultan des réformes ; mais celui-ci, bien qu'il promît toujours tout ce qu'on voulait, ne songea jamais à les réaliser sérieusement. Une première fois, en 1854, elles combattirent la Russie

---

[1] 8 nov. 1914.

dans la guerre de Crimée, et empêchèrent ainsi la dissolution de l'empire ottoman. Même en 1877, quand la Russie, indignée des agissements des Bachi-Bouzouks, soldats turcs irréguliers, envoya une armée dans les Balkans, libéra la Bulgarie, et dicta la paix de San-Stéfano, en vue même des minarets de Constantinople, l'Angleterre fidèle à son rôle de protecteur du croissant, barra la route à la Russie. Cette attitude que le professeur Hart qualifie « d'ingérence dans les lois politiques de la nature », a eu pour résultat de prolonger la vie précaire de la Turquie au delà de ses limites normales.

L'influence allemande

Depuis une dizaine d'années environ les Turcs ont trouvé de nouveaux amis. L'Allemagne, avec son armure étincelante, comme s'exprimait naguère Guillaume II, était venue prendre position à leurs côtés. Le sultan Abdul-Hamid, le premier, a subi cette fascination étrange que l'empire allemand, par son accroissement prodigieux, exerçait sur beaucoup d'autres nations, petites et grandes. Mais c'est surtout depuis la chute du vieux sultan que l'influence allemande est devenue prépondérante en Turquie. « Celle-ci, dit Francis Charme, ne pouvait se maintenir que grâce à des ménagements impartialement observés envers tout le monde. Incapable de reconquérir une force assez grande pour s'imposer militairement, elle ne pouvait vivre que pacifiquement, diplomatiquement. On la tolérait parce qu'on la savait relativement faible et inoffensive. On la laissait, on la conservait volontiers à Constantinople comme gardienne des détroits, sous la

condition tacite qu'elle n'y serait pas autre chose et que, cantonnée dans cette position unique au monde, elle n'y deviendrait un danger pour personne. C'est ce qu'Abdul-Hamid avait compris et ce dont ses successeurs ne se sont rendus aucun compte. Egarés par des rêves de grandeur, ils ont recherché une alliance puissante et en sont devenus finalement les esclaves... En fin de compte, ils ont tourné contre elle la formidable coalition de l'Angleterre, de la Russie et de la France, autrefois désunies par cette même question d'Orient qui les unit maintenant dans une entreprise où l'empire turc a toutes chances de sombrer [1]. »

Le sort de Constantinople

Mais revenons à la prophétie. Son langage se précise et elle annonce maintenant d'une façon non équivoque le transfert du siège impérial des Turcs, et par conséquent l'abandon de Constantinople, leur capitale actuelle : « Il dressera les tentes de son palais entre les mers, vers la glorieuse et sainte montagne. Puis il arrivera à sa fin, sans que personne lui soit en aide. » Verset 45.

Combien il est émouvant de lire ce verset à la lumière des événements contemporains !

Le canon qui tonne aujourd'hui dans les Dardanelles donne à cette vieille prophétie une actualité singulièrement impressionnante. Dès que la nouvelle de l'attaque du fameux détroit s'est répandue, l'impression a été vive et profonde dans le monde entier. Chacun se rend compte que l'empire turc qui, il est vrai, s'est déjà relevé de bien

---

[1] *La Revue des Deux Mondes,* 15 mars 1915, p. 471.



Le Bosphore et les Dardanelles

des défaites, non toutefois sans y laisser toujours quelques lambeaux de chair, n'a jamais jusqu'ici été exposé à un péril aussi grand que celui qui le menace. C'est sa capitale même qui est en danger. Si l'entreprise des Alliés réussit, la phrase prophétique sous considération trouvera un commencement d'accomplissement dans cette guerre déjà et le gouvernement ottoman se verra contraint d'abandonner définitivement les rives du Bosphore.

Que deviendra dans ce cas la grande capitale ? La question est délicate. « Ne tomberait-elle pas fatalement entre les mains des Russes », se demande l'académicien français Françis Charme, « et alors que d'espérances seraient trompées, que d'ambitions seraient déçues, que d'intérêts seraient sacrifiés ! Le jour où les Turcs en seront chassés », poursuit il, « Constantinople risque en effet de devenir une pomme de discorde en Orient et de cette discorde toute l'Europe sentira inévitablement le contre-coup. C'est même à cause de cela qu'on a été si longtemps d'accord pour laisser Constantinople aux Turcs. »

C'est, paraît-il, une solution transactionnelle qui aurait le plus de chances, pour le moment, d'être adoptée de tout le monde : les détroits seraient neutralisées, et Constantinople internationalisée. Les fortifications détruites par la flotte anglo-française demeureraient en ruines. Quoiqu'il en soit du sort ultérieur de Constantinople, elle doit être arrachée aux Turcs, la prophétie ne nous en dit pas davantage.

Le transfert du siège impérial à Jérusalem

Par contre, elle désigne clairement le lieu ou le sultan

dépossédé devra finalemeni établir le siège de son gouvernement. « Il dressera les tentes de son palais *entre les mers, vers la glorieuse et sainte montagne.* » Or la « glorieuse et sainte montagne », c'est Jérusalem (voir Zacharie, 8 : 3), l'ancienne et brillante cité de David, située entre la mer Morte et la Méditerranée, la ville sainte des mahométans aussi bien que des Juifs et des chrétiens, où sur les ruines du glorieux temple de Salomon s'élève maintenant la mosquée d'Omar vers laquelle tout l'Islam tourne aujourd'hui les regards comme vers le lieu de l'apparition de Saïdna Issa, le prophète Jésus.

En 1897, le maréchal von der Goltz, donnait à la Turquie le conseil que voici : « Un grand prince qui aurait conçu le dessein sacré de sauver son empire et de le régénérer avec zèle, devrait transférer sa capitale sur les confins de la division turque et arabe de son empire, peut-être à Konieh ou à Césarée, peut-être plus au sud encore. »

Le prestige de Jérusalem et son rôle historique, non encore terminé, a été indiqué récemment dans un article du *Temps* dont nous extrayons les lignes suivantes : « Jérusalem, Athènes, Rome, trinité glorieuse. Il n'est pas de plus grands noms dans l'histoire. De ces cités, Jérusalem est la plus ancienne, car son origine se perd dans la nuit des temps. Autour de ces murailles se sont livrées, pendant des siècles, d'effroyables batailles, car c'est la ville trois fois sainte. Vingt siècles ont passé et les descendants de ceux qui y régnaient alors viennent encore pleurer sur les ruines du temple qu'avait élevé le plus grand de leurs rois. Pour délivrer Jérusalem, où mourut sur la croix

infâme le Sauveur, l'Europe chrétienne entreprit croisade sur croisade, et, malgré la grandeur de tant de sacrifices, le Turc en est resté maître et, triomphale, la mosquée d'Omar, dans son incomparable beauté, proclame sa victoire... » « Qui aurait pu croire, aux derniers jours de juillet », poursuit le *Temps,* alors que l'indigne ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie rendit le conflit inévitable, que, par une conséquence alors imprévue, la redoutable question des lieux saints se trouverait posée. Il y a soixante ans, elle fut l'une des causes premières de la guerre de Crimée, et aujourd'hui Russes, Français et Anglais sont unis dans une lutte dont dépendra le sort futur de Jérusalem... Quand par un acte criminel, Enver-Pacha lançait sa patrie dans la plus redoutable des guerres, a-t-il eu un seul moment conscience que ce ne serait pas seulement la question des détroits qui serait fatalement résolue, mais aussi celle de Jérusalem ? »

Contrairement aux conclusions de l'article du *Temps,* nous croyons, sur la foi de la prophétie, que Jérusalem restera entre les mains des Ottomans et sera, pour un temps, le siège de leur gouvernement. Ce qui n'implique nullement, reconnaissons-le, que la Palestine ne puisse momentanément être occupée par une autre puissance, ni non plus que le transfert du siège impérial de Constantinople à Jérusalem doive s'accomplir en une seule étape, Il est possible, il est même proboble que le gouvernement turc tente de s'établir en Asie Mineure d'abord, ou dans la Syrie septentrionale, pour arriver en dernier lieu seulement à Jérusalem.

Personne ne lui aidera

Mais là se terminera sa carrière, là aura lieu le trépas de « l'Homme malade », trépas que le prophète Daniel a annoncé en ces termes : « Puis il arrivera à la fin, sans que personne lui vienne en aide. » Depuis près d'un siècle la Turquie n'a vécu que grâce à *l'aide* qui lui est venue du dehors. A tour de rôle, on l'a vu, les grandes Puissances ont soutenu « l'Homme malade » en lui prêtant, suivant le cas, leur concours financier ou militaire. N'étant pas encore préparées à affronter le conflit mondial que l'effondrement de l'empire ottoman eût immédiatement déchaîné, elles s'appliquaient d'un commun accord à reculer autant que possible l'échéance fatale. Mais la Turquie, une fois chassée d'Europe, viendra à sa fin sans que *personne lui soit en aide,* c'est-à-dire sans qu'aucune intervention des puissances en sa faveur ne se produise. Privée de Constantinople, chassée de la position formidable des détroits, reléguée en Asie, elle aura cessé d'être, dans la politique internationale, un facteur important et une condition d'équilibre. Les peuples l'abandonneront à son sort, et sa ruine, que personne ne tentera plus d'enrayer, se poursuivra avec la fatalité du destin, jusqu'à ce que les dernières pierres se détachent de son édifice lézardé. La Turquie s'écroulera comme s'écroulent les murs d'une maison étayée, quand on retire ses soutiens.

Nouvel indice de l'approche de l'éternité

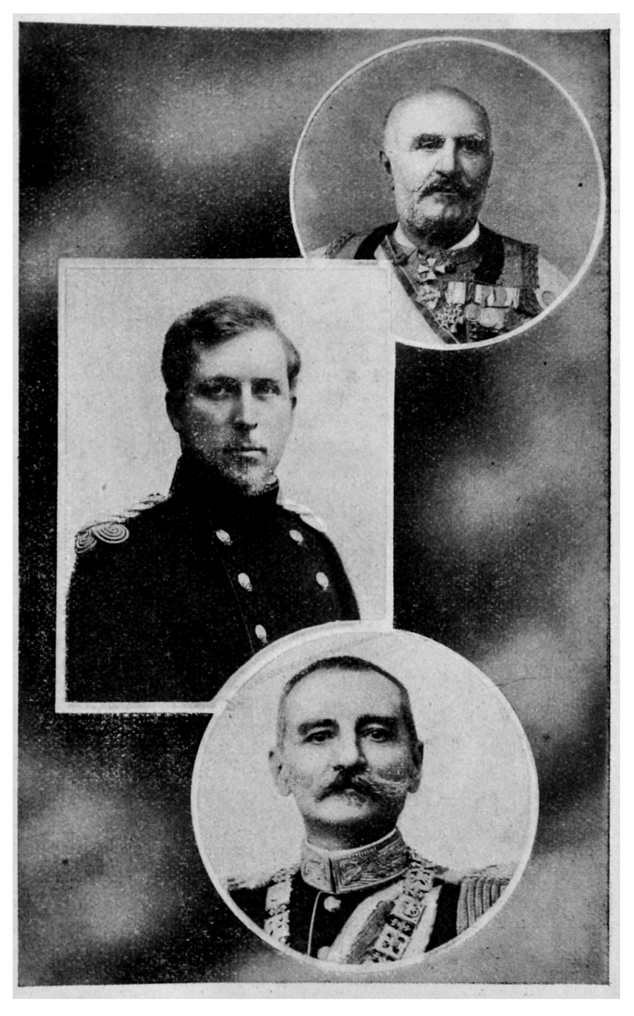
Le lecteur qui a prêté quelque attention à l'exposé de cette vision, pour peu qu'il ait mis de côté le scepticisme

frivole et suffisant que tant de nos contemporains croient devoir afficher en présence du surnaturel, a pu se convaincre de l'infaillible précision de la prophétie biblique. Tous les événements prédits il y a vingt cinq siècles, concernant la Turquie, se sont littéralement accomplis. Seuls les deux derniers : le transfert du gouvernement turc en Asie et l'effondrement définitif de l'empire, ne sont point encore entrés dans le domaine de l'histoire. Mais, encore qu'elle soit future, leur réalisation apparaît à chacun aujourd'hui comme très possible, que dis-je ? comme infiniment probable, et cela dans un avenir assez rapproché pour que notre génération puisse s'attendre à en être le témoin.

C'est donc avec une confiance entière et une foi pleinement justifiée que nous nous tournons à nouveau vers l'Ecriture pour être renseignés sur un dernier sujet, le plus important de tous, le but et la raison d'être de la prophétie : qu'arrivera-t-il après ces choses ? qu'y a-t-il au delà de l'écroulement de la Turquie ? Voici ce que répond le messager divin :

En ce temps-là se lèvera Michaël, le grand chef, le défenseur des enfants de ton peuple ; et ce sera une époque de détresse, telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'à cette époque. En ce temps-là, ceux de ton peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés. Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle. Dan. 12 : 1, 2.

La prophétie des trompettes nous avait fait entrevoir déjà qu'avec l'agonie de la Turquie commençait le dernier acte de l'histoire. Ici se trouve confirmée et complétée cette redoutable constatation. Nous avons demandé :



Les souverains des petits Etats belligérants :
Monténégro, Belgique et Serbie

Qu'arrivera-t-il alors? et la voix de la prophétie, avec autant de précision que de majestueuse solennité nous apporte, à travers les siècles, cette quintuple réponse : Ce sera une époque de détresse ; les enfants de Dieu obtiendront le salut ; les morts ressusciteront ; le jugement se tiendra... Ce sera la Fin !

Encore le grand fleuve l'Euphrate

Ce formidable dénouement, fin de toutes les choses terrestres, nous ne faisons que l'indiquer ici, nous réservant de l'envisager avec l'attention qu'il mérite, un peu plus tard seulement.

Auparavant nous prierons le lecteur de nous suivre une fois encore sur le terrain de la prophétie pour trouver dans une troisième et dernière vision, un ordre d'événements qui, tout en confirmant les données précédemment établies, élargit l'horizon politique et rend plus vaste la scène que notre regard embrasse et où s'agitent les peuples.

Voici les termes de cette dernière vision, telle qu'elle est consignée au chapitre 16 de l'Apocalypse :

Le sixième (ange) versa sa coupe sur le grand fleuve, l'Euphrate. Et son eau tarit, afin que le chemin des rois venant de l'Orient fût préparé. Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs... Car ce sont des esprits de démons, qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout puissant. — Voici, je viens comme un voleur... Ils les rassemblèrent dans le lieu appelé Harmaguédon. Versets 12-16.

Qu'il soit encore question de la Turquie dans ce passage, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute. Le lecteur la reconnaîtra aisément à cette désignation : « *Sur le grand fleuve, l'Euphrate* ». La vallée de l'Euphrate, on s'en souviendra, a été le lieu du premier établissement des Turcs, et c'est sous le symbole de ce fleuve puissant que les Ottomans étaient désignés dans la prophétie des trompettes. Le symbolisme prophétique, nous l'avons déjà dit, peut-être compris plus facilement qu'on ne le suppose en général, et ici encore la figure choisie est d'une parfaite clarté. N'a-t-on pas coutume, même aujourd'hui, de parler du « flot des nations », de la « mer des peuples », et de comparer des masses humaines aux vagues de l'océan ? C'est d'une façon analogue que parle l'Ecriture. Elle déclare dans Apocalypse 17 : 15 : « Les eaux que tu as vues,... ce sont des peuples, des foules, des nations, et des langues. » Ainsi une mer, un cours d'eau, sont synonymes d'un peuple, d'une nation. L'Euphrate est donc synonyme de l'empire qu'il traverse. Or cet empire est encore aujourd'hui celui du sultan. Ce fleuve, est-il dit, doit se dessécher pour livrer passage aux rois venant de l'Orient. Mais le fleuve littéral de l'Euphrate n'a jamais constitué un obstacle au passage d'une armée. Depuis les temps les plus reculés, tous les rois l'ont franchi sans peine. Ce desséchement est donc symbolique aussi et désigne la fin de la Turquie en tant qu'empire. Elle disparaîtra, par voie de diminution continue, à la manière d'un fleuve dont les eaux baissent graduellement sous l'action du soleil d'été.

Et en vérité, l'historien qui s'appliquerait à dépeindre en quelques traits le dépérissement de l'empire ottoman

pendant le dernier siècle de son histoire, ne pourrait trouver de figure plus admirable d'exactitude et de concision que celle du dessèchement d'un fleuve. Peu à peu, comme il est venu, par vagues successives, le flot turc dont les eaux superbes battirent jadis les murs de Vienne et couvraient un tiers du monde civilisé, ce flot disons-nous, lentement s'est retiré, laissant apparaître une à une les terres qu'il avait submergées. L'Euphrate politique a baissé et bientôt, nous dit l'ange, quand le sixième ange versera sa plaie , son lit apparaîtra aride et desséché.

Or la sixième plaie que décrit le passage ci-dessus est l'avant-dernier des châtiments dont Dieu frappera le monde impénitent [1]. Ces jugements s'abattront sur les hommes à l'expiration du temps de grâce et peu de temps avant le retour de Jésus-Christ. Le temps des plaies est dès lors celui de la fin, et nous avons ici une nouvelle preuve de la corrélation qui existe entre le sort de la Turquie et celui de tous les empires terrestres.

L'Orient et l'Extrême-Orient

Mais une autre corrélation est encore révélée dans ce remarquable passage. Le règlement de la question d'Orient doit avoir une formidable répercussion en Extrême-Orient. Brusquement l'ange découvre devant le voyant le champ, pour la prophétie encore inexploré, du « soleil levant ». « Le sixième ange, lisons-nous en effet, versa sa coupe sur le grand fleuve, l'Euphrate. *Et son eau tarit,* afin que le chemin des rois venant de l'Orient (grec : du soleil levant) fût préparé. »

---

[1] Lire le chapitre 16 de l'Apocalypse.

Il est impossible qu'un esprit réfléchi ne soit vivement frappé par cette mention directe du rôle actif que joueront les rois de l'Extrême-Orient, et qu'il n'y voie une preuve nouvelle du caractère eschatologique [1] de cette prophétie.

Personne n'ignore, en effet, que les empires de l'Extrême-Orient n'ont eu, depuis que l'Apocalypse a été écrite, aucune influence, si minime soit-elle, sur les destinées politiques de l'Occident. Les frontières des pays du soleil levant étaient fermées presque hermétiquement à toute influence du dehors. On ne savait de leur histoire que des légendes fantastiques. Une brume irréelle et féérique entourait leurs peuples et leurs rois, et jamais aucune répercussion de vie et de mouvement n'est venue révéler au monde la réalité de leur existence nationale. Les empires du soleil levant somnolaient depuis des milléniums.

Le réveil du Japon

Mais brusquement se produisit le réveil. Le Japon, le premier se lève, secoue sa torpeur et envisage avec hardiesse sa destinée nouvelle. Dès 1854, à la suite d'une démonstration navale des Etats-Unis, le Japon ouvre ses portes au commerce étranger et opère des transformations énergiques dans sa vie nationale. Les Japonais désignent eux-mêmes l'an 1869 comme le commencement de « l'ère du progrès ». « En 1868, dit l'historien Malet, les institutions politiques, sociales et militaires du Japon étaient à peu près celles des Etats européens au treizième siècle, alors que régnaient en France Philippe Auguste et Saint-

[1] Qui a trait aux derniers temps.

Louis. Elles sont depuis 1889 à peu près les nôtres. De 1868 à 1889, en vingt et un ans, les Japonais ont vécu six siècles de notre histoire... Cette transformation, ajoute-t-il, est par sa soudaineté l'un des faits les plus surprenants de l'histoire. »

Au lendemain de la guerre franco-allemande, leurs seigneurs féodaux renoncèrent volontairement à leurs privilèges et l'égalité de tous devant la loi fut proclamée. Puis le gouvernement appela des missions françaises, anglaises et allemandes, des officiers, des ingénieurs, des jésuites, des professeurs. Il envoya des milliers d'étudiants en Europe. D'une intelligence fort vive, doués d'un grand sens pratique et d'une surprenante faculté d'adaptation, tous ces Japonais, de retour dans leur pays, devenaient autant d'instructeurs, et implantaient chez eux les institutions administratives, militaires et politiques, les sciences et les industries européennes.

Mais c'est à l'accroissement de sa puissance militaire que le Japon voua le plus de soin. Il créa des arsenaux et une flotte ; il imposa le principe du service militaire obligatoire pour tous. Soldats d'instinct et d'une farouche bravoure, élevés dans le culte de l'héroïsme, l'esprit de sacrifice, et la religion de la patrie, les Japonais constituèrent très vite une armée sans pareille. Elle ne tarda pas à donner des preuves de sa valeur. En 1894, cette armée vainquit la Chine dans la guerre de Corée. Dix ans plus tard la puissance militaire du Japon s'affirma d'une façon plus éclatante. Il affronta la lutte avec la plus redoutable puissance militaire de l'Europe : la Russie. L'entreprise paraissait à tous follement audacieuse et vouée à

un échec certain. Au lieu de cela les Japonais, partout victorieux, infligèrent aux Russes d'écrasantes défaites, les chassèrent de la Mandchourie et établirent leur protectorat sur la Corée. Leur empire est désormais passé au rang des grandes puissances, et nourrit le dessein à peine dissimulé d'étendre sa domination sur l'Asie entière.

La Chine et l'Europe

Cette attitude a été dictée au Japon par la politique de démembrement que pratiquent en Chine les grands Etats européens. L'initiative de cette politique avait été prise par l'Allemagne. A la suite du massacre de deux missionnaires allemands, l'empereur Guillaume II, immédiatement, sans sommation, avait fait occuper le port de Kiao-Tchéou, en novembre 1897. Les Russes de leur côté obtinrent le privilège de pousser la voie du chemin de fer transsibérien, en droite ligne vers Vladivostok, à travers la province chinoise de Mandchourie. Ils obtinrent en outre la cession à bail de Port-Arthur pour quatre-vingt-dix-neuf ans. C'était pour la Russie le port en eau chaude, recherché depuis tant d'années. La France se fit également céder à bail Kuang-Tchéou, en 1898, et l'Angleterre Weï-Haï-Weï, la même année. L'Europe s'imaginait qu'il serait possible de partager la Chine, comme on avait partagé l'Afrique, que tout au moins elle pouvait s'y tailler des « zones d'influence ».

Mais l'Europe comptait sans le Japon qui a solennellement assumé la mission de protéger l'Asie contre les empiètements de l'Occident et qui s'applique à enrégi-

menter la Chine, s'il le faut contre son gré, dans l'organisation d'une formidable défense de l'Asie contre l'Europe. On lit dans l'excellente Revue américaine : *Literary Digest* du 5 mars 1910 : « La Ligue des Japonais et des Hindous influents, dont le but est de soustraire les peuples asiatiques à la domination de l'Europe mérite notre attention et nous donne matière à réflexion. Des fonctionnaires haut placés à la cour du Mikado, et les principaux noms de l'aristocratie japonaise, en sont les chefs. Ses statuts émanent de la plume du comte Okuma. Un grand nombre d'hommes influents des Indes sont membres de cette ligue. » Les visées du Japon sont clairement exprimées dans l'extrait suivant d'un discours prononcé à Tokio, au commencement de l'année 1905 par le président de la Chambre japonaise : « C'est à nous, en notre qualité de premier Etat de l'Asie, qu'incombe le devoir sacré de tendre une main secourable à la Chine, aux Indes, à la Corée, comme à tous les Asiatiques susceptibles de civilisation. Notre amitié puissante doit avoir pour résultat de les délivrer du joug que leur a imposé l'Europe et de démontrer au monde que l'Orient est à même de tirer l'épée contre l'Occident sur n'importe quel champ de bataille. »

Quant à la Chine, depuis 1900 elle entreprend, elle aussi, de se transformer sérieusement. La victoire japonaise sur les Russes lui a fait comprendre l'avantage de posséder la science de l'Occident et d'y adapter son organisation. Aussi, sous la direction d'instructeurs japonais, la Chine forme-t-elle une armée à l'européenne, régulièrement recrutée. Des mesures législatives récentes ont établi le système de recrutement en vigueur en Allemagne et qui

doit doter la Chine d'une armée capable d'atteindre le chiffre formidable de soixante millions d'hommes.

Le péril jaune

Rien d'étonnant que les hommes les mieux informés sur les choses d'Asie signalent à l'Europe depuis quinze ans déjà le péril effroyable d'une invasion asiatique. « Le moment actuel est un des plus particuliers et des plus frappants de l'histoire,» écrivait en 1899 M. Maxime Sauvage[1]. «Il faut vouloir rester aveugle devant les faits pour oser les nier. Un peuple stagnant depuis 3000 ans est en marche. Il avance dans une brume qui se déchire sous la poussée de l'Europe... Le péril jaune fait de nouveau frémir l'Europe du plus contagieux frisson. »

Et dans une étude remarquable[2], M. Emile Faguet, membre de l'Académie française, faisait entendre le même cri d'alarme : « Ce n'est pas tout : la race blanche n'a pas seulement ouvert et frayé des chemins, elle a inventé des armes, des moyens d'attaque et de défense, des machines merveilleuses. Ces armes, les races dites inférieures, qui ne les ont pas inventées, n'ont que la peine de les prendre. Elles les prennent. Désormais c'est à égalité de moyens de lutte qu'elles peuvent lutter contre la race blanche. La race blanche 1° a facilité les voyages aux autres races, 2° les a armées contre elle. Voilà le résultat de sa merveilleuse histoire aux temps modernes... D'autant plus qu'avec la sobriété les races de couleur ont la puissance proli-

---

1 *La Chine, Expansion des grandes puissances en Extrême-Orient*, p. 197.

2 *Journal des Débats*, 25 juillet 1895.

fique. Les Chinois, étouffés dans leur immense empire sont 400 millions. On calcule que dans 60 ans — les collégiens qui passent leurs baccalauréats verront cela — ils seront 800 millions[1]. Que dites-vous de ces formidables armes naturelles, de cette marée qui gonfle et roule sur la surface du globe. Où iront tous ces gens-là ? Où tendent tous ces « pas noirs qui marchent dans les plaines » ? Où courent-ils ? Chez nous par les chemins que nous avons battus. Les pays conquis sur le désert ou le sauvage par l'Européen ne sont plus que des « ilots blancs » au milieu de l'immense mer des hommes de couleur. La grande île blanche, l'Europe, sera bientôt battue, bientôt entamée par l'énorme mer montante. Le dernier résultat de notre pauvre civilisation, le voilà. Nous avons aplani le monde pour amener chez nous les races étrangères ; nous l'avons rétréci pour rapprocher de nous ceux qui doivent nous dévorer.

« Dans l'enivrement de la découverte de l'Amérique, dans l'enivrement de la découverte de la poudre à canon, dans l'enivrement de la découverte de la vapeur, il eût passé pour fou, ou tout au moins pour un Esaïe, celui qui eût dit malheur sur Jérusalem ! Qu'allez-vous faire ? — Nous allons conquérir le monde ? — Non ! Vous allez créer des conquérants ! — Nous allons étendre l'Europe à toute la planète ? — Non ! vous allez ouvrir l'Europe à toute la planète. — Nous allons faire de la race blanche la race souveraine ? — Non ! vous allez la détruire ! Il eût passé pour fou. Il eût été le sage. Inutile Cassandre il eût prédit juste. Ce qu'il eût dit se réalise. Sic vos non vobis. »

[1] Les chiffres de M. Faguet nous paraissent très forcés.

Il existe le prophète qui, aux yeux de M. Faguet, eût été le sage s'il avait prédit, au temps de la découverte de l'Amérique, la possibilité du péril jaune. Il existe et il a prédit juste. Sa prophétie faite il y a 2000 ans se réalise. Il se prépare le « chemin des rois venant du soleil levant » et ce chemin dit le prophète doit aboutir à **Harmaguédon.** « Ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Harmaguédon. »

Formidables préparatifs de guerre

L'auteur de l'Apocalypse poursuit ainsi sa narration prophétique :

Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs, semblables à des grenouilles. Car ce sont des esprits de démons, qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. Versets 13, 14.

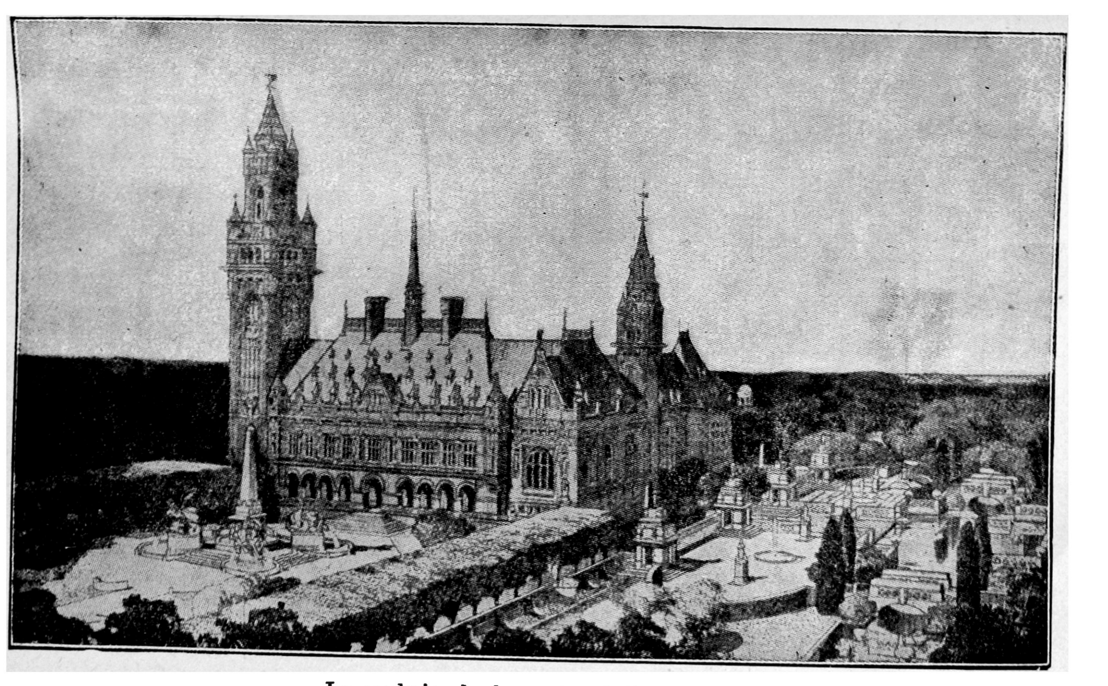
Nous jetons ici un coup d'œil dans les coulisses de la politique mondiale et nous découvrons l'influence occulte, qui pousse les gouvernements de toute la terre aux armements à outrance. « Ce sont des esprits de démons » qui poussent les rois à la guerre. Voilà la vraie origine du militarisme ruineux sous lequel gémissent les peuples. La passion du pouvoir, la soif des conquêtes, la frénésie de l'impérialisme, émanent de Satan. Il est l'incarnation de l'orgueil criminel et du despotisme tyrannique. Il est le « meurtrier dès le commencement », mais aussi, hélas ! le « prince de ce monde » a dit Jésus[1]. L'influence qu'il a

[1] Jean 12 . 31.

exercée sur les destinées humaines, n'est que trop apparente. Depuis qu'il a armé le bras fratricide de Caïn, il n'a cessé de pousser les hommes dans la voie de la violence. Aussi n'y a-t-il pas d'époque dans l'histoire qui n'ait été ensanglantée par des crimes ou des guerres. A part quelques nobles mais trop rares exceptions, l'histoire des peuples n'est que le triomphe de la violence et l'affirmation brutale de la force souveraine.

Mais c'est pour la fin que Satan réserve la plus vaste de toutes les tueries humaines qu'il a organisées. Son plan diabolique de destruction comporte, en effet, pour la fin, une guerre générale à laquelle participeront « les rois de toute la terre ». Une telle conception paraissait absurde avant la guerre qui sévit aujourd'hui. Nos contemporains se flattaient d'être sortis de la conception antique et brutale de la vie. Ils voyaient dans la civilisation moderne le triomphe du pacifisme. Les événements leur ont infligé un sanglant démenti. Ils ont montré que la civilisation dont on attendait la concorde cachait dans ses flancs le plus redoutable carnage qui ait jamais ensanglanté notre globe. Mise au service du Prince de la paix elle eût pu contribuer au rapprochement des hommes ; mais l'égoïsme et la haine ont fait d'elle un instrument de guerre et de destruction.

Ah ! quand l'humanité, éprise de progrès, applaudissait avec frénésie à chaque découverte nouvelle, quand elle courbait le front devant le génie de l'homme et adorait la science souveraine, se rendait-elle compte que le prince des ténèbres contemplait dans cette œuvre d'orgueil la plus éclatante consécration de ses principes infernaux ? Ne voyait-elle pas que toutes les acquisitions humaines —



Le palais de la paix, à La Haye

le génie inventif, le développement de l'industrie, l'extension du commerce, les découvertes des sciences, la technique précise, l'appoint formidable de la finance moderne — devenaient hélas ! autant d'agents de destruction ? Les meilleures forces humaines n'étaient-elles pas employées à préparer la guerre, et le monde entier ne s'est-il pas transformé en caserne ? Oui, le dernier résultat des efforts de l'homme, le voilà ! Les esprits des ténèbres peuvent, à coup sûr, être fiers de leur œuvre. Leur mission auprès des « rois de toute la terre » n'a pas été vaine, et l'esprit de guerre souffle en tempête à travers les continents.

Harmaguédon

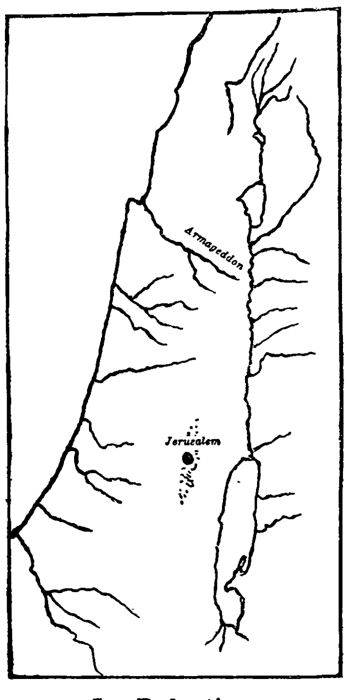
Ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Harmaguédon. Verset 16.

Cette déclaration laconique nous indique l'issue fatale de la voie que suivent les peuples. C'est là qu'aboutit le « chemin des rois venant de l'Orient », et celui aussi des « rois de toute la terre ».

Harmaguédon ! nom tragique où les nations du monde entier boiront la coupe de violence qu'elles ont elles-mêmes remplie ! Mêlée formidable où se mesureront non plus des peuples, mais des races, des civilisations, des continents ! Déchaînement de toutes les forces destructrices où l'humanité écrira avec du sang la dernière page de sa sanglante histoire.

Ce conflit futur qui mettra aux prises l'Orient et l'Occident, beaucoup d'esprits perspicaces l'envisagent aujourd'hui en se plaçant à un point de vue purement politique.

M. Edouard Fouillé écrit : « Tandis qu'il naît un soldat en France, a-t-on dit, il naît un régiment en Allemagne, un corps d'armée en Russie. Ce dernier pays semble appelé à être, en Asie, notre barrière contre les invasions possibles de la race jaune... Ce qui arrivera forcément un jour, c'est l'alliance de toutes les puissances européennes contre les menaces des jaunes et des noirs : elles seront unies par la nécessité en face de l'ennemi commun [1].



La Palestine

M. Faguet, de l'Académie française, fait ce rapprochement entre la chute de l'empire romain et le conflit futur : « C'est tout à fait l'histoire de l'empire romain. Les Romains ont lutté pendant cinq cents ans contre les invasions, espacées d'abord, puis de plus en plus rapprochées, de populations poussées elles-mêmes du côté de l'Occident très probablement, par la poussée sur elles d'un excédent de population asiatique. La lutte a été longue, acharnée, héroïque. Il a fallu céder

[1] *Tempérament et Caractère*, p. 73.

enfin. On ne fait rien contre l'extension et l'expansion des races. C'est une puissance physique. La « puissance imbécile du nombre » a fini par triompher.

« ... Il est donc probable, poursuit-il, que : d'abord les colonisations blanches, les essaims blancs d'outre-mer seront engloutis, qu'ensuite la ruche blanche, la vieille Europe elle-même sera attaquée. Elle se défendra très bien, soyons en sûrs, comme le vénérable empire romain. Il est probable même qu'elle formera, sous le poids des circonstances, contre son gré, mais forcément, un véritable empire romain... Ah ce vieux rêve de 1848, les Etats-Unis d'Europe, il sera peut-être réalisé vers 1948 ; mais hélas ! ainsi qu'il arrive toujours, non point du tout comme nos excellents pères l'ont imaginé. Ce ne seront point les Etats-Unis de la paix, des fleurs, des guirlandes, des jeunes filles en blanc sous des branchages : ce seront les Etats-Unis de la défense européenne. Derrière la Russie, grand barrage, rempart des blancs contre les jaunes, ils lutteront, nos petits neveux, contre la poussée formidable des envahisseurs poussés eux-mêmes et voulant se donner de l'air. Il y aura là des luttes terribles. Les Européens auront connu l'Europe unifiée sans pouvoir en jouir... Et la fin des fins ? Eh bien sans doute la victoire des jaunes sur les blancs [1]. »

Le roi Oscar II de Suède, dont la clairvoyance politique était remarquable, écrivait le 22 mars 1896 : « J'espère mourir en paix. Mes goûts militaires et belliqueux, très prononcés aux jours de ma jeunesse, se sont graduellement atténués et ont presque fini par disparaître. Mais je

[1] *Journal des Débats,* 25 juillet 1895.

crois que dans le conflit sanglant qui se produira inévitablement et dont dépendra sans doute le sort de l'Europe, l'Orient vaincra l'Occident, car chaque jour on voit s'organiser les races fortes, qui se préparent en vue de la grande lutte future. J'avoue qu'un sentiment de crainte et d'angoisse m'étreint lorsque je pense aux dangers qui guettent la civilisation occidentale ; ces dangers je les vois surgir et se développer en silence sur les côtes de l'Océan Pacifique [1]. »

Citons encore ces lignes extraites d'un article paru dans le *Journal de Genève* et dû à la plume de M. Paul Seippel : « Pas à pas, avec un admirable esprit de suite, l'empire du Mikado poursuit une politique qui peut le mener loin. Il sait profiter de tous les événements, et de toutes les discordes. Jusqu'ici, il est le seul qui ait retiré un bénéfice certain du conflit mondial, où il est intervenu sans risques et presque sans pertes d'hommes. Grâce à l'aide de la flotte anglaise, il a pris avec Kiao-Tchéou, une jolie province chinoise. Malgré ses déclarations toutes platoniques, je vous prie de croire qu'il la gardera. Après la Corée, c'est un second point d'appui sur le continent asiatique, c'est une seconde bouchée de l'énorme morceau que le vorace requin nippon convoite. L'Indo-Chine française serait une troisième bouchée. L'appétit vient en mangeant. La Chine tout entière finirait par y passer. Qu'on laisse le Japon, sinon conquérir, du moins « protéger » et organiser la Chine, et les peuples d'Europe, après s'être entretués, verront bien si le Péril jaune est un épouvantail à moineaux. Des armées japonaises envahissant l'Europe pourraient

1 *Lettre d'Oscar II au prince Adam Wissniewski.*

bien n'être que l'avant-garde d'autres armées, dix fois plus nombreuses et redoutables, qui, plus tard, menaceront notre civilisation chrétienne tout entière. »

De semblables déclarations, qu'on recueille presque quotidiennement dans la presse, corroborent avec force le témoignage de la prophétie, et permettent à tout esprit réfléchi de comprendre que le dernier grand conflit, l'Harmaguédon des nations, est en voie de préparation. Il est vain donc l'espoir de ceux de nos contemporains qui prétendent que le conflit actuel sera la dernière des guerres. Non ! la paix qui suivra l'horrible tuerie dont nous sommes les témoins attristés, ne sera pas une paix durable, définitive. Pour un temps très court, l'horizon politique du monde paraîtra se rasséréner ; mais les nuages, gros des menaces les plus redoutables, ne tarderont pas à paraître dans son ciel. Enfin éclatera sur le monde entier le dernier ouragan, précurseur immédiat de la fin.

En ce temps-là

Nous voici arrivés à la fin de cet exposé. Trois prophéties distinctes se rapportant à la Turquie ont fait successivement l'objet de notre étude. A leur lumière on a pu suivre les destinées de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'à notre époque et au delà. On a vu l'accord constant, précis, miraculeux, qui existe entre la prédiction et l'événement. Ah certes ! l'accomplissement des paroles prophétiques offre une évidence éclatante et dont le contrôle est à la portée de tous. La voix des événements passés et présents s'élève pour attester sa vérité ; chaque siècle est

venu lui apporter le tribut de son triomphant témoignage et l'asseoir sur des bases plus larges et solides.

Mais ce que les événements proclament avec plus de force encore c'est l'imminence de la fin de toutes les choses terrestres. La prophétie, en effet, est plus qu'un simple témoignage rendu à la divinité des Ecritures. Elle est l'horloge de Dieu où l'homme peut lire la marche du temps. Elle n'a pas pour but de satisfaire une vaine curiosité, d'établir d'intéressants calculs, de computer la vie des peuples et de nous raconter leurs révolutions. Elle est le doigt de Dieu montrant au monde l'approche de l'éternité.

Le lecteur qui a suivi avec quelque attention l'exposé des prophéties sur la Turquie ne peut se soustraire à cette conclusion. Qu'il jette un regard sur ce tableau final formé par les témoignages réunis des trois visions que nous avons commentées.

La première, celle des sept trompettes, contenue dans les chapitres 9 et 11 de l'Apocalypse, après nous avoir fait contempler, dans la sixième trompette, l'expansion de la puissance turque, puis sa décadence jusqu'en 1840, annonce en ces termes les événements qui devront marquer le dénouement de la Question d'Orient : « Le second malheur est passé. Voici le troisième malheur vient bientôt. Le septième ange sonna de la trompette. Et il y eut dans le ciel de fortes voix qui disaient : *Le royaume du monde est remis* à notre Seigneur et à son Christ ; et il régnera aux siècles des siècles... *Les nations se sont irritées ;* et *ta colère est venue,* et le *temps est venu de juger les morts,* de récompenser tes serviteurs les prophètes, les

saints et ceux qui craignent ton nom, les petits et les grands, et *de détruire ceux qui détruisent la terre* [1]. »

La deuxième vision, celle de Daniel, décrit ainsi les événements redoutables qui suivront immédiatement la dissolution de l'empire turc : « **En ce temps-là** se lèvera Michaël, le grand chef, le défenseur des enfants de ton peuple ; *et ce sera une époque de détresse, telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent* jusqu'à cette époque. **En ce temps-là**, ceux de ton peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés. Plusieurs de *ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle* [2]. »

Voici enfin comment la troisième prophétie, celle d'Apocalypse chap. 16, proclame les conséquences du dessèchement de l'Euphrate et de l'invasion des nations d'Orient : « *Voici, je viens comme un voleur.* Heureux celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte ! — Ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu **Harmaguédon.** Le septième ange versa sa coupe dans l'air. Et il sortit du temple, du trône, une voix forte qui disait : **C'en est fait !** Et il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, et un grand tremblement de terre [3]. »

Tel est l'épilogue à la fois terrible et sublime de la troublante question d'Orient. Son dénouement coïncide avec les événements de la fin et constitue le dernier acte du grand drame de l'histoire.

---

[1] Apocalypse 11 : 14—18. [2] Dan. 12 : 1, 2.
[3] Apoc. 16 : 15—18.

Le dénouement

Un seul regard jeté sur le tableau final qui vient de passer sous nos yeux révèle qu'un événement capital dominera tous les autres, à la fin : c'est la glorieuse apparition de Jésus-Christ.

Ce retour du Fils de l'homme à la fin des temps, a été annoncé par tous les auteurs inspirés, prophètes ou apôtres, depuis Moïse jusqu'à saint Jean. Il est pour les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament le but final, la raison d'être de leurs visions. Quinze cents passages bibliques le prédisent. Il apparaît au delà de tous les événements terrestres comme l'aurore magnifique d'un âge nouveau. Il constitue la clef de voûte de l'Evangile, la réalisation de toutes les espérances du croyant, l'échéance solennelle de la résurrection des justes et de la récompense des saints [1]. »

Mais le retour du Fils de Dieu sera aussi, hélas ! le signal du jugement qui atteindra les hommes impies. Le monde sera mûr pour le châtiment. L'immonde marée du péché, qui, de siècle en siècle et sous toutes les formes, n'a cessé de monter de toutes parts, rencontrera alors une digue. Le Dieu juste mettra un terme à l'iniquité. La porte de la grâce divine se fermera et le sort de tout être humain sera alors scellé pour toujours.

Nous nous rendons compte que la lecture de ces dernières pages amènera un sourire sceptique sur les lèvres

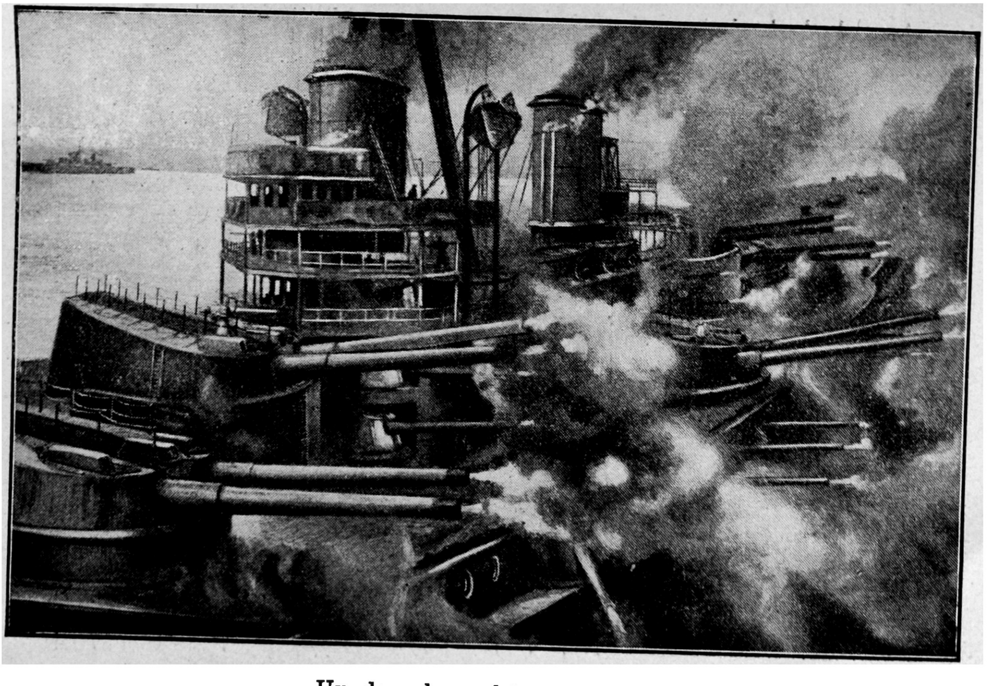
---

[1] Voyez Tite 2 : 14; 1 Thes. 4 : 16; Jean 14 : 1-3; Actes 1 : 9-11 ; Dan. 12 : 4 Apoc. 11 : 17.

de plusieurs de nos lecteurs, qui se refusent à croire que Dieu punisse un jour le péché et qu'il détruise la terre. C'est là pourtant un événement qu'ont annoncé tous les prophètes : qu'on en juge par ces quelques citations de l'Ecriture : « Il (l'Eternel) vient pour juger la terre » disaient déjà les chantres inspirés du roi David[1]. » « Et sachez qu'il y a un jugement », s'écrie Job dans le livre le plus ancien que nous possédions[2]. « Il frappera la terre de sa parole comme d'une verge, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant » a écrit le prophète Esaïe[3]. Ailleurs ce grand voyant décrit ainsi la destruction de la terre au dernier jour : « La terre est déchirée, la terre se brise, la terre chancelle. La terre chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane ; son péché pèse sur elle, elle tombe, et ne se relève plus[4]. »

Les petits prophètes, eux aussi, ont tous eu dans leurs visions, la révélation de la fin du monde. De l'abondance de leurs écrits, nous ne citerons que le passage où le prophète Joël rapproche le jugement, des dernières et sanglantes guerres des nations, confirmant ainsi les données de l'Apocalypse : « Publiez ces choses parmi les nations ! Préparez la guerre ! Réveillez les héros ! Qu'ils s'approchent, qu'ils montent, tous les hommes de guerre ! De vos hoyaux forgez des épées, et de vos serpes des lances ! Que le faible dise : Je suis fort ! Hâtez-vous et venez, vous toutes, nations d'alentour, et rassemblez-vous ! Là, ô Eternel, fais descendre tes héros ! Que les nations se réveillent, et qu'elles montent vers la vallée de Josaphat ! *Car là*

[1] 1 Chron. 16 : 33. [2] Job 19 : 29. [3] Esaïe 11 : 4 ; 24 : 19, 20.
[4] Joël 3 : 9-14 ; voir aussi Sophonie 1 : 7, 14-17 ; Joël 2 : 1-11.



Un dreadnought en action

Je siégerai pour juger toutes les nations d'alentour... C'est une multitude, une multitude, dans la vallée du jugement ; car le jour de l'Eternel est proche, dans la vallée du jugement [1]. »

Et qu'on ne suppose pas que ce soient là des descriptions mystiques particulières à la poésie hébraïque de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament annonce cet événement en termes plus sobres, mais avec la même force.

Saint Pierre annonce comme suit la fin des choses terrestres : « Les cieux et la terre d'à présent sont gardés et réservés pour le feu, pour le jour du jugement et de la ruine des hommes impies. » « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; en ce jour, les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée [1]. »

Et saint Paul écrit : « Car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. Quant les hommes diront : Paix et sureté ! alors une ruine soudaine les surprendra [2]. »

Jésus lui-même, le Docteur envoyé de Dieu, a parlé de la fin du monde avec une insistance impressionnante : « Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier », a-t-il dit — faisant ainsi allusion à l'extension extraordinaire des missions — « pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin [3]. » « La moisson », dit-il ailleurs, « c'est la fin du monde [4]. » Ecoutons cette dernière parole du Maître : « Ce qui arriva du temps de Noë *arrivera de même à l'avènement du*

---

[1] 2 Pierre 3 : 7, 10, voir aussi v. 3-6. [2] 1 Thes. 5 : 2, 3.
[3] Mat. 24 : 14. [4] Mat. 13 : 39.

Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : *il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme...* Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra[1]. »

Que les mondains sourient dédaigneusement à l'idée de la fin du monde, qu'ils nient la possibilité du jugement dernier et de la rétribution finale, soit ! Cela est dans l'ordre. Les hommes ont rarement cru que Dieu accomplirait réellement sa Parole et les punirait pour leurs péchés. Mais que ces moqueurs se rendent compte du moins qu'ils sont en désaccord avec le Livre des livres et que leurs dénégations se heurtent et se briseront aux déclarations inspirées de tous les prophètes, de tous les apôtres et du Maître lui-même. »

Or la Révélation divine a fait ses preuves. Avec une précision infaillible le programme historique annoncé par elle il y a 2000 ans s'est exécuté. Le lecteur a eu l'occasion de contrôler la réalisation de l'une des parties de ce programme, celle se rapportant à la Turquie. Si l'inspiration a daigné parler de la question d'Orient, c'est parce que les phases successives de son développement constituaient, pour les croyants, des poteaux indicateurs sur le chemin qui mène vers l'éternité. La Turquie est pour eux un baromètre politique. La baisse constante des eaux de « l'Euphrate » leur permet de pronostiquer l'approche de l'orage. Et devant l'horizon assombri, sous les nuages qui s'amon-

[1] Mat. 24 : 37-42.

cellent, quand les peuples consternés interrogent avec angoisse les événements, le croyant — renseigné par Dieu sur l'issue de l'épouvantable tourmente — demeure calme et confiant, sachant que Dieu offre un sûr refuge à tous les siens.

Oh ! vous qui lisez ces lignes, ne traitez pas avec mépris les prophéties du livre de Dieu. Soumettez-les à un examen sérieux et approfondi. Leur vérité éclatera à vos yeux. Leurs avertissements deviendront salutaires pour vous. Vous apprendrez par elles à connaître et à aimer l'Auteur de la Révélation, Jésus, le Sauveur du monde. Il vous donnera son pardon, car c'est encore le temps de la grâce. C'est le jour où Dieu « annonce à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice[1]. » Ne tardez pas davantage. Cessez de mettre votre confiance en des choses périssables. Approchez-vous du Crucifié qui peut et veut vous sauver. Il vous offre son pardon et sa paix et vous pourrez subsister au jour de sa colère. L'aurore du nouveau jour, sinistre lueur de condamnation pour les impies, sera pour vous la lumière brillante d'une grande et sûre espérance.

[1] Actes 17 : 30, 31.



Quand règnera la vraie paix (2 Pierre 3 : 13 ; Esaïe 11 : 6, 7).

Extrait du catalogue des Publications de la Société Internationale de Traités, GLAND, Suisse

Brochures et Traités

La Turquie et le conflit des nations . .	60 cent.
Le retour de Christ	30 »
Les souffrances de Christ	30 »
Les deux trônes	25 »
La question d'Orient	20 »
Le retour des Juifs en Palestine	20 »
L'Eglise de Rome dans la prophétie . .	20 »
Où s'en va le monde	10 »
Dieu dans l'histoire	10 »
Les signes de la fin	10 »
Alarmantes actualités	10 »
L'empire pontifical et la fin du monde .	10 »
Le sanctuaire de la Bible	10 »
Le règne millénaire	10 »
Où sont les morts ?	10 »
Le baptême et sa signification	10 »
Le spiritisme dévoilé par la Bible . . .	10 »
Le secret de la santé	10 »
Pouvons-nous savoir quelque chose concernant le retour de notre Seigneur Jésus-Christ	5 »
La fin du monde est-elle proche ? . . .	5 »
Cent faits bibliques sur la quest. du jour du repos	5 »
Le sort des méchants	5 »
L'homme est-il immortel par nature ? .	5 »
Puissance du pardon	5 »
Comment Esther lisait sa Bible	5 »
Il faut que jeunesse se passe	5 »
Aux mères de famille	5 »
Le poison alcoolique	3 »

